



Pierre Drieu La Rochelle et le romantisme fasciste

Une charge romantique

Saisir la contradiction entre villes et campagnes et celle entre travail manuel et travail intellectuel est la clef d'une lecture matérialiste dialectique du monde ; échouer en cela c'est basculer dans le fascisme, nier cela est tomber dans l'acceptation du monde tel qu'il est.

Le mouvement romantique a été une tentative d'affirmation de la sensibilité justement au-delà d'un cadre jugé inadéquat. Il a pu être historiquement progressiste ou réactionnaire, selon qu'il s'agisse d'une critique allant dans le bon sens, comme avec les Allemands Goethe et Schiller protestant contre la vision compassée, formelle, de la réalité, ou bien d'une dénonciation réactionnaire idéalisant le passé, comme avec Chateaubriand et Hugo.

En France, le romantisme est effectivement né sur le terrain de l'apologie de la monarchie au moment de la Restauration de 1814-1815 ; le moyen-âge a été idéalisé comme moment d'équilibre complet de la société, avant l'humanisme, avant les Lumières.

Pierre Drieu La Rochelle (1893-1945) est le principal penseur qui, dans la première moitié du 20e siècle, a tenté de réactiver une telle critique romantique. Voici un exemple significatif de sa dénonciation de la laideur du monde dans une nouvelle intitulée *La femme au chien*, avec ce qu'on lit dès le début de la nouvelle :

« J'ai horreur de la Côte d'Azur. D'ailleurs, j'ai horreur de toutes les côtes. Imaginez qu'autrefois l'Europe était une presqu'île frangée de sauvagerie. Vous pouviez aller de la Norvège à la Dalmatie en suivant un désert à peu près continu de dunes, de grèves, de falaises où s'ébattaient les vents fous, chargés de rumeurs poétiques : les Européens n'allaient pas à la mer.

Aujourd'hui, ils y vont. Certes, ils ont raison. Il était même grand temps qu'ils y aillent, car ils seraient bientôt morts d'étiollement au fond de leurs villes.

Il était grand temps qu'ils s'élancent vers les plages – ou les pentes des montagnes – pour aspirer l'air vrai et renaître. Mais ils ne sont qu'au début du temps nouveau. Et le réveil de leur instinct est encore grevé de toute la sénile laideur qui s'était, depuis des siècles, lentement appesantie sur eux.

L'immense masse qui rampe hors des villes transporte encore après elle ses tares et ses vices. S'étant poussée par le chemin de fer jusqu'au grand seuil, elle s'arrête, reconstruit

la ville qu'elle a voulu fuir et y renferme son inertie. Les plages sont remblayées de casinos, dans la mer crèvent les égouts.

Moi, qui, en avion, file au diable, dès que j'ai huit jours de liberté, je n'aurais jamais l'idée d'aller sur la Côte d'Azur, surtout en hiver, où l'on voit tant de vieux et gros bourgeois rouler sur les dures promenades. »

La dénonciation de la ville se situe clairement dans le rapport villes-campagnes ; le bourgeois est ici une figure honnie. Mais comme on le voit, il y a l'idéalisation d'un passé imaginaire, avec des « Européens » qui doivent renaître.

C'est là l'incompréhension du besoin d'expression des facultés naturelles de l'être humain en dépassant le capitalisme, et non en retournant en arrière. C'est là tout le drame de Pierre Drieu La Rochelle, qui a cherché cette critique mais, ne trouvant pas les éléments adéquats, a cherché à compenser avec l'idéalisation du passé, avec le fantasme d'une Europe comme empire, avec un antisémitisme toujours plus forcené, avec la collaboration avec l'Allemagne nazie, avec le soutien au Parti Populaire Français de Doriot.

C'est une gigantesque fuite en avant, une tentative subjectiviste de réaliser ce que Pierre Drieu La Rochelle a qualifié de « socialisme fasciste », avec toujours présente la hantise fascinée et l'espoir in-assumé que, en fin de compte, c'est le communisme qui était le mouvement le plus puissant.

Pierre Drieu La Rochelle représente l'obsession de la décadence telle que ressentie par un petit-bourgeois intellectuel, qui fut également un bourgeois rentier : deux aspects de sa vie privée que Pierre Drieu La Rochelle ne fut jamais en mesure de concevoir correctement.

La nature ou les dieux?

Dans la nouvelle *La femme au chien*, Pierre Drieu La Rochelle présente un narrateur se retrouvant donc sur la Côte d'Azur, et dans son hôtel il entend sa voisine parler, mais sans réponse. Cela devient pour lui une véritable obsession : il veut savoir. Il fantasme avec acharnement sur la nature de la personne qui ne parle pas, avant de s'apercevoir, déçu, qu'il s'agit d'un chien.

Il hésite alors entre dénoncer d'avoir un chien comme échappatoire à la quête (fasciste) d'un monde de génies et de fées, ou bien accepter la reconnaissance (communiste) de la nature. Toute l'oscillation de Pierre Drieu La Rochelle se trouve en ces lignes.

« Ah ! c'était à son chien qu'elle parlait. Je fus plus qu'étonné par cette découverte, j'en fus consterné. Cela me ramenait au sentiment intime que, par-dessous, j'avais nourri tous ces matins. Car si j'avais imaginé un enfant, un amant, en face de la bouche ouverte, en même temps j'avais bien senti tout ce qu'il y avait de perdu dans ce débit perpétuel.

Eh bien, alors, pourquoi m'étonnais-je ? Puisque, en tout cas, je savais qu'elle parlait aux murs, pourquoi pas un chien, plutôt qu'un homme ? Poupée pour poupée !

Justement, j'aurais préféré une poupée. La tricherie avec un chien, pour être plus sournoise, me paraissait plus ignoble. Une poupée, au moins on sait à quoi s'en tenir. On

sait qu'on quitte ce monde pour entrer dans un autre, dans l'autre... le monde des fantômes et des revenants, des génies et des fées, des saints et des dieux ; le monde des images (...).

Donc j'aurais préféré que cette femme allât à la maison des poupées, à l'église ; là, dans l'ombre, jetée contre la fascinante constellation des cierges, qui couronne les yeux d'abîmes d'un jeune dieu ou d'une jeune déesse, elle aurait pu chantonner, murmurer, et peut-être que son gosier n'aurait pas été un simple moulin à prières. Certes, il y a peu d'élus ; mais qui sait ?

Tandis qu'un chien ! Pour cette femme, c'était le compromis le plus sordide, l'échappatoire la plus médiocre entre les dieux et les hommes. Un chien, qui n'a plus du dieu que le silence, et qui est maintenant borné comme un homme.

Vous me direz que je n'y comprends rien et qu'il y a plus et autre chose dans un chien ou dans un chat que dans les humains. Nos bêtes sont restées fidèles à la nature, dans la mesure où, en les domestiquant, nous ne les en avons pas arrachées.

Elles peuvent donc être des intermédiaires et des intercesseurs entre nous, hommes, qui éprouvons notre santé profonde à nourrir la Raison, et la nature.

Ou des intermédiaires entre nous et d'autres intermédiaires, les dieux, représentants de la nature, grands fantômes, dans les veines desquels court la sève des forêts. Oui, les chiens sont des inspirés – comme les chats, les coqs, les serpents. Et c'est pourquoi, dans le temps jadis, le clan du Chien savait ce qu'il faisait.

Mais cette dame de Cannes ignorait la nature et les dieux. »

On voit ici que, parlant des animaux, Pierre Drieu La Rochelle retombe dans le travers du subjectivisme mystique. Il ne parvient pas à la nature et il a théorisé cette incapacité en quête mystique anti-rationaliste.

Deux ans avant la publication de cette nouvelle, dans la revue *Formes*, en mai 1932, Pierre Drieu La Rochelle publie un article intitulé *Le poète anglais et le peintre français*. Il y présente une vision tout à fait romantique de l'esprit anglais, qu'il oppose au moralisme français. Il en découle, inévitablement, un rejet du réalisme.

Voici comment il formule cela, de manière évidemment puissamment forcée :

« L'Anglais est merveilleusement sensible à tous les frémissements et à toutes les nuances de la nature physique. Qu'il soit devant une plante ou un animal ou un homme, il enregistre avec une sensibilité extrême les odeurs, les couleurs, les sons et les mouvements.

Aussi la langue qu'il s'est faite est-elle pleine de ressources les plus variées et les plus délicates pour exprimer les sensations. Chacun sait qu'il y a cinq ou six verbes pour nuancer ce que les Français se résume abstraitement dans le terme de regarder.

Un poète ou un romancier anglais écrit spontanément avec ses sens. Il n'a qu'à puiser sur son abondante palette pour nous faire voir la teinte de ce ciel, la forme de cette plante, la

palpitation de ce visage qui lui-même voit et sent d'une façon si absorbante (...).

L'Anglais, comme le primitif, est animiste. Ce qu'il sent palpiter partout, c'est l'âme – non pas l'âme abstraite des théologiens et des philosophes, mais l'âme concrète, le souffle chaud des sorciers totémistes.

Pour un Anglais, une plante, un animal, un corps humain, c'est d'abord une âme qui palpite. La nature pour lui, c'est le royaume des esprits, des souffles, des génies et des fées. Un roman anglais, c'est un conte de fées.

Ce spiritualisme ne tourne pas facilement au moralisme. Et nous verrons plus loin qu'il reste toujours un animisme.

Pour mieux voir ce fait, prenons-le à revers ; contrastons le Français avec l'Anglais.

Le Français est passé de l'animisme au rationalisme. Il regarde la nature du haut d'un observatoire intellectuel. Entièrement habité par des formes, il ne cherche dans la nature que de quoi remplir ces formes.

Il vient à la nature non pas avec des pensées abstraites, mais avec des formes, autrefois dégagées de la nature et qu'il veut sans cesse y réadapter.

Mais qui ne s'aperçoit aussitôt qu'en décrivant ainsi le Français, j'ai décrit l'artiste. Le Français est artiste, avant tout et après tout. Les arts plastiques, bien plus que la littérature, sont la grande justification de la France – comme ils le sont de toute cette partie de l'Europe dont elle fait partie : Nord de l'Italie, Espagne, Vallée du Rhin et Pays-Bas.

L'artiste est un rationaliste qui regarde la nature avec des yeux d'admiration (...).

Le Français est incapable de fiction. Jamais aucun Français n'a pu créer un monde autonome d'âmes évoluant librement dans la sphère des passions élémentaires, comme les Anglais ont pu le faire de Shakespeare à Lawrence et Conrad.

Il n'a pu le faire ni dans la poésie, ni dans le théâtre, ni dans le roman. C'est qu'il est un rationaliste, et d'abord ce rationalisme le confine dans une vue sèchement sociale de l'homme.

Non pas que la nécessité sociale soit exclue de la littérature anglaise. Mais elle n'y compte décidément que sous sa forme primitive. L'écrivain anglais ne sent autour de ses héros que des présences immédiates, concrètes : celles du voisinage, celles de la famille, on pourrait peut-être dire du clan.

Tandis que l'écrivain français a toujours devant les yeux l'ensemble complet de la société, sa pression totale sur l'individu. C'est ce qui fait de lui un moraliste.

Jamais, le Français ne peut considérer l'homme que comme une partie, consciente ou inconsciente, mais en tout cas parfaitement intégrante de la société. Aussi, sous un tel regard, l'homme perd tout ce halo que lui garde l'Anglais.

Ses tenants et aboutissants dans la nature ne sont pas ignorés, du moins ils ne sont nullement sentis ; ils sont seulement indiqués par une analyse psychologique qui n'oublie rien mais qui ne tient pas un compte égal de tout.

Dans la littérature anglaise, l'homme est un animal qui a encore l'âme sauvage de la forêt ; dans la littérature française, c'est un animal domestique, c'est un animal social.

De là l'impossibilité de la fiction aussi bien en poésie qu'au théâtre, que dans le roman.

Racine se réfère à la raison d'État, Balzac à la raison sociale – les poètes sont toujours tentés de devenir des tribuns (...).

Les Français ont peint, sculpté, architecturé, dans leur poésie et dans leur roman – quand ils n'ont pas moralisé. Mais jamais ils n'ont pu atteindre à la fiction, à ce point de l'art, où nature et humanité se fondent.

Le mot bien connu de Baudelaire sur les correspondances marque la limite de la tentative française. Nous parlons de correspondances là où pour les Anglais, il y a fusion et circulation infinies.

Le plus grand, le plus vrai moment poétique de la France est à la limite de la vague romantique et de la vague symboliste. Au vrai, on peut dire que les derniers romantiques qui furent les premiers symbolistes – Baudelaire, le dernier Hugo, Rimbaud, Mallarmé, sont les seuls vrais romantiques et les seuls vrais poètes de la France.

Mais même chez ceux-là le peintre a gêné le poète. L'élan sentiment s'est étriqué et empêtré dans la recherche verbale, dans le raffinement pittoresque.

L'expression des sentiments et des passions qui est le but de la littérature tourne en problème technique chez les symbolistes comme pour une école de peintres.

La théorie du visionnaire chez Rimbaud tourne en recherches verbales, ce qui fait qu'il se sent coincé et qu'il lâche la littérature. En Angleterre, il aurait pu continuer, soit qu'il tourne au Keats ou au Blake. »

La critique de Pierre Drieu La Rochelle est de grande importance, parce qu'on peut voir ici :

- qu'il considère que le romantisme est la véritable expression des facultés humaines sur le plan de la sensibilité ;
- que le rationalisme français a triomphé de ce romantisme ;
- que les romantiques eux-mêmes ont échoué, soit en raffinement élitiste et pittoresque – sont visés ici les décadentistes – soit en fétichisme des mots – sont visés ici les surréalistes.

La critique pourrait alors très bien aboutir à une réponse romantique de type communiste, au sens d'une révolte subjective contre une société brisant les facultés humaines. Et de fait, on trouve une telle critique chez Pierre Drieu La Rochelle.

Mais cette critique est disséminée à travers un subjectivisme outrancier. Ce qui est impressionnant

et frappant dans la critique de Pierre Drieu La Rochelle de l'incapacité de la fiction en France, c'est que lui-même a été justement incapable de fiction : ses œuvres ont toute une portée autobiographique générale.

Il dénonce Balzac et la raison sociale, mais son seul réel roman, *Rêveuse bourgeoisie*, se situe entièrement dans cette tradition. Il dénonce le raffinement pittoresque, mais c'est précisément le point faible de sa très grande nouvelle *Le feu follet*, qui décrit un dandy héroïnomane se précipitant dans le suicide.

Quant à ses écrits philosophiques, Pierre Drieu La Rochelle y explique qu'il faut que l'individu s'insère dans la collectivité, dans la raison d'État : on retrouve Racine.

Et, en fin de compte, sa propre vie sera celle d'un poète – celui de la première guerre mondiale, qui l'a traumatisé, cherchant à se faire tribun. On a ici le véritable fond de l'échec du romantisme de Pierre Drieu La Rochelle, et sa décadence en théorie fasciste.

Contre la rêveuse bourgeoisie

Friedrich Engels avait noté que Balzac, un romantique, un réactionnaire, décrivait la réalité tellement méticuleusement, tellement fidèlement, qu'il bascule dans le réalisme.

On a la même chose avec *Rêveuse bourgeoisie*, publié en 1937, véritable expression de la contradiction au cœur de la quête d'un « socialisme fasciste » par Pierre Drieu La Rochelle.

Sorti alors à grands renforts de publicité, le roman est composé de cinq parties, les trois premières forment un véritable monument, donnant une description d'une minutie on ne peut plus réaliste de l'atroce esprit borné de la bourgeoisie, de la stupidité pragmatique du clergé, de l'arriération de la France profonde, de la corruption caractérisant Paris.

Le niveau de densité psychologique et de nuance dans l'expression sociale représentent une capacité hors-pair d'analyse, résolument marxiste.

Seulement, tout comme chez Balzac, on n'a que la bourgeoisie et pas les masses populaires. Livré à lui-même, l'auteur ne peut que basculer dans le subjectivisme.

Les quatrième et cinquième parties du roman sont par contre d'une nullité effarante. On passe subitement à une autre histoire, celle des enfants du couple décrit dans le roman, sur un ton subjectiviste, raconté d'ailleurs à la première personne du singulier : la fille du couple décrit ses rêves et ses tentatives de se redresser socialement.

Voici un extrait de *Rêveuse bourgeoisie* où le réalisme est puissant, car porté par l'exigence de porter une grande attention sur toutes les facultés humaines. Il est à noter que le roman a une grande dimension autobiographique, Pierre Drieu La Rochelle y dénonçant les travers de son père, et l'enfant décrit, c'est finalement lui-même.

« Yves et Geneviève, par contrecoup, avaient vivement perçu qu'elle [la mère] s'éloignait d'eux comme de toute la maison.

Était-ce en partie à cause de cela qu'Yves était si inquiet avant chacune de ces sorties

dont il se faisait une fête ? Tout le reste du temps, il se considérait comme délaissé et souffrait de son isolement au point d'en pleurer souvent.

Et pourtant chacune de ces sorties était une déception et tournait à la catastrophe. L'enfant avait fini par remarquer la constance de l'événement, il faisait d'immenses efforts pour conjurer le sort fâcheux. Mais c'était en vain, et toujours la journée se déroulait de la même façon.

Ce jour-là, sa mère lui annonça de bonne heure qu'elle le promènerait après le déjeuner. Il eut un premier moment irrésistible de joie.

Mais, d'abord, son père ne rentra pas déjeuner et sa mère s'énerva considérablement à l'attendre. Elle eut des mouvements de mauvaise humeur.

Or, aussitôt que sa mère était en colère, elle devenait laide. Ce phénomène dérangeait cruellement le petit garçon dans les jouissances infinies qu'il tirait de la contemplation du joli visage de sa mère.

Il ne tarissait pas en joyeuses exclamations intérieures quand ce visage se montrait enjoué : à ses yeux enchantés, quelque chose alors rayonnait du front au menton et d'une oreille à l'autre chez la jeune femme, qui faisait valoir chaque trait, les yeux vifs et dévorants de vie, le nez mince aux narines frémissantes, les joues qui recouvraient d'une peau si douce l'arête un peu saillante des pommettes — ce qui faisait un contraste dont Yves n'avait jamais fini d'épier les deux éléments jouant l'un par-dessus l'autre.

Il y avait aussi la bouche. C'étaient des lèvres minces, souples et très rouges, même sans fard.

D'ailleurs Yves n'aimait pas le fard et il aimait ces lèvres au matin, même un peu séchées, craquelées et gercées. Elles étaient encore sinueuses. Leur ligne ourlée, palpitante, peignait si bien la gaieté, l'entrain, l'emportement. Et voilà que ces lèvres se raidissaient, pour soudain se détendre, s'affaïsser.

Yves en voulait à sa mère de laisser se perpétuer ce désastre. Cela le déroutait, le bouleversait, le rendait maussade, furieux, vindicatif. Il n'en voulait pas à l'auteur de tout ce désastre, à son père ; il en voulait à la victime qui se laissait ainsi ravager.

Donc Yves fut mécontent dès le déjeuner, et, aussitôt après, il crut bien le montrer en se sauvant de table et en se retirant sans un mot dans sa chambre. Mais sa mère ne le remarqua pas et s'enferma chez elle, l'oeil fixe, murmurant de douloureuses imprécations.

Yves vit dès lors que la journée était perdue, que cette journée de sortie serait lourde de tristesse et de rancune comme les autres.

Déjà il était maussade et il ne cesserait de l'être de plus en plus jusqu'au moment où cette lourdeur deviendrait intolérable aussi bien pour sa mère que pour lui et qu'ils se querelleraient.

Il vit partir sa petite sœur pour les Tuileries et songea à l'accompagner, à renoncer à son

privilège. Il en eut tellement peur, et la menace lui semblait tellement plus grave que d'habitude, qu'il s'élança dans le cabinet de toilette pour demander pardon à sa mère et lui crier son inquiétude.

Dans sa hâte pour empêcher l'inévitable, il ouvrit impétueusement la porte sans frapper.

Or, sa mère était plongée dans un travail étrangement minutieux. Certes, ce cabinet de toilette était en soi-même un lieu étrange, rempli de secrets qu'Yves essayait vainement de percer quand la jeune femme était absente et qu'il s'y glissait seul et demeurait de longs moments pantelant d'une curiosité angoissée et sans espoir; mais ce travail lui parut d'une étrangeté particulière.

Jamais il n'avait surpris sa mère penchée sur sa glace avec autant de curiosité d'elle-même, approchant d'elle-même une main aussi caressante. Agnès surprise, percée à jour, se retourna tout d'un coup et lui cria dans un de ses accès de subite et terrible violence : — Je te défends d'entrer ici, va-t'en.

Yves qui était entré pour tout sauver vit le mal s'abattre sur lui avec une puissance de fatalité encore inconnue.

Il demeura blanc, hébété, puis il se prit de rage lui aussi contre tant de malencontre. Il se retourna tout d'une pièce pour que sa mère ne vît pas ses premières larmes et il se jeta dans la porte ouverte.

Il se précipita vers sa petite chambre, prêt aux longs sanglots dans l'abandon et la solitude les plus lamentables.

Mais Agnès avait ressenti la brutalité de son ressentiment. Et elle le suivit. L'entendant venir, il frémit de colère et de joie, et sur son lit il enfouit sa figure dans l'odeur fade et poussiéreuse d'une étoffe où le souvenir d'anciens sanglots augmentait toujours les derniers.

Elle se jeta sur lui. — Mon petit, mon petit, je te demande pardon, je suis une vilaine maman.

Yves, déconcerté, mécontent de voir lui échapper son atroce plaisir, cria sa déception. Mais déjà il était attentif à l'accent de sa mère, accent qu'il ne connaissait pas, qui le surprenait et éveillait en même temps que sa curiosité son espoir.

Il entrevit un abîme de félicité. Sa mère soudain ne le comprenait-elle pas, ne le devinait-elle pas ? Elle venait enfin près de lui comme jamais elle n'y était venue; elle était enfin au fait de ses besoins et de ses chagrins; elle était toute à lui.

Il se retourna pour la recevoir dans ses bras, et ils mêlèrent leurs deux visages enflammés par les larmes. Il y eut un long moment de bonheur pour Yves, dont il crut d'abord qu'il allait durer toujours.

Ce ne fut qu'après un long moment où il s'était étiré, fondu dans la chaleur de sa mère, qu'il se rendit compte que ce qui était pur bonheur pour lui était autre chose pour elle. Certes elle était la proie comme lui d'un ravissement, mais c'était plutôt un ravissement

triste qu'un ravissement heureux comme le sien.

Il commença de nouveau à l'épier avec méfiance et crainte entre ses paupières mal séchées. Mais elle était maintenant en éveil et maintint si bien son effort pour empêcher son enfant de sentir en elle autre chose que sa tendresse que celui-ci crut à plusieurs reprises s'être trompé. Elle se remua pour détourner son attention. »

La mère est en fait piégée : son mari ne s'est précipité dans le mariage que pour la dot, en conservant sa compagne précédente comme maîtresse. Tout est alors d'une logique implacable : la femme tente de regagner sa féminité en cherchant un amant. Car elle est trop faible pour divorcer, trop faible psychologiquement et socialement, elle est restée une femme-enfant. D'où une quête identitaire dans une féminité abstraite, d'où la scène précédente d'indifférence avec son enfant quand elle se maquille.

Si la relation était authentique, la femme aurait pu aller de l'avant, le couple aurait pu être un moteur, mais évidemment Pierre Drieu La Rochelle a dressé le portrait de la bourgeoisie, où tout est rêvé, vain, opportunisme le plus vil, décadence. D'où les affres de la femme face à sa situation, comme ici :

« Agnès n'avait aucune idée des hommes, elle n'avait jamais regardé les hommes, elle n'avait eu aucun besoin des hommes. Jeune fille, elle attendait, et il y avait eu Canaille.

Comment en sortir jamais ? A peine avait-elle été seule avec Canaille, dans le train, en route pour ce terrible voyage de noces en Algérie, qu'elle avait deviné tout ce que jusque-là elle n'avait pas le moins du monde pressenti.

Il la regardait si peu, il l'embrassait si peu; il regardait ailleurs, sa bouche flottait ailleurs.

Or, il y avait une fureur latente dans ce corps de jeune fille. Si peu que Camille se soit tourné vers elle, elle était devenue jeune femme tout d'un coup et cette fureur avait éclaté. Elle avait souffert de l'indifférence de Camille et sa souffrance s'était sur-le-champ transmuée en fureur.

Elle souffrait, mais elle souffrait avec colère, avec des cris. A Alger, à la découverte de la photo de Rose, elle avait pleuré, supplié, puis crié. Incapable du moindre calcul, de la moindre réflexion, sans le conseil de personne, elle était tout abandonnée à la plus fatale sincérité.

Elle criait quand elle avait mal et c'était tout, elle attendait: que son cri conjurât le malheur. Elle ne fit rien pour lutter, pour enjôler Camille, pour surprendre ses besoins, pour substituer une image à l'image qui le fixait.

Elle était trop sincère pour nourrir la moindre imagination, le moindre artifice. Elle ne pouvait rien feindre ou inventer pour les yeux de Camille que Paris avait rendus rêveurs et maniaquement soumis à leur rêve.

Elle allait au-devant de toutes les humiliations, incapable de sortir de son orgueil candide. Il y a des êtres intelligents, rusés, façonnés, qui se plient à la vie, mais il y en a

d'autres comme Agnès qui restent eux-mêmes entièrement, aveuglément — ce qui est atroce pour eux et pour les autres.

Agnès ne songea pas à imiter une Rose imaginaire pour la supplanter. Aussitôt que Camille tâchait de lui sourire ou, la nuit, la prenait dans ses bras pour un instant, aussitôt elle était entièrement occupée par l'inertie du bonheur.

Dépourvue de tout détachement et de toute ruse, elle ne songeait pas à retourner aussitôt ce bonheur sur lui pour le fasciner, le capter. Et bientôt un mot, un geste de l'indifférent la faisaient basculer de l'inertie du bonheur dans l'inertie du malheur. Ce fut ainsi pendant quelques mois.

Puis il y eut le premier enfant — l'enfant qui était Camille. En le dévorant, elle dévorait Camille; elle l'aimait anxieusement, furieusement. Mais elle n'en aimait que plus furieusement encore Camille.

Elle fut ainsi pendant des années. La venue de Geneviève n'y changea rien. Elle jetait des regards aveugles autour d'elle, dans les moments où elle invoquait le ciel et la terre, où elle les prenait à témoin de son infortune.

Mais le ciel et la terre, mal peuplés par sa faible imagination et limités au cercle étroit de ses relations, ne pouvaient répondre.

Cependant, un jour, une réponse finit par se former. Il est rare qu'un être reste tout à fait sans qu'aucun autre lui réponde, bien que cette situation horrible se rencontre.

Agnès, jolie, puissante dans ses sensations, n'était pas une déshéritée, c'était seulement une paresseuse, elle avait cette paresse puissante des êtres qui font la masse principale de la vie, de ceux qui se jettent avec tout l'aveuglement de l'instinct sur le premier leurre qui s'offre, et qui s'obstinent sur lui et épuisent toute leur force sur lui. Il y eut donc Le Loreur. »

Rêveuse bourgeoisie est un portrait d'une classe sociale en perdition. C'est la dénonciation de toute une époque.

Le feu follet

Le grand auteur norvégien Knut Hamsun n'est compréhensible que par rapport à la contradiction entre travail manuel et travail intellectuel, à celle entre villes et campagnes. Cela était au moins relativement clair à l'époque pour les communistes et s'il a choisi le fascisme, il était frappant qu'il aurait pu et dû basculer de l'autre côté.

La question est alors la suivante : pourquoi *Le feu follet*, publié en 1931, n'a-t-il pas été considéré en France comme relevant fondamentalement de l'approche soulevée par le matérialisme dialectique ?

Lire la nouvelle avec une connaissance ne serait-ce qu'élémentaire du marxisme fait qu'il saute littéralement aux yeux qu'il n'est parlé que de la marchandise, du sens de la vie dans une grande ville, des rapports sociaux mensongers et manipulateurs, du besoin existentiel d'une autre vie.

Et même si on le voit pas à l'initial, rien que les dernières lignes où le protagoniste de la nouvelle, lassé même de l'héroïne, se suicide, le disent clairement :

« Bien calé, la nuque à pile d'oreilles, les pieds au bois du lit, bien arc-bouté. La poitrine en avant, nue, bien exposée. On sait où l'on a le coeur.

Un revolver, c'est solide, c'est en acier. C'est un objet. Se heurter enfin à l'objet. »

Le niveau de conscience est ici d'une puissance extrême et on comprend pourquoi, dans sa quête d'un rapport non aliéné à l'objet, Pierre Drieu La Rochelle, dans sa méconnaissance du marxisme, ait été obligé de puiser dans l'antisémitisme un anticapitalisme romantique qui expliquerait pourquoi la vie se fuit elle-même.

Le feu follet heureusement, tout comme *Rêveuse bourgeoisie*, échappe à un tel anticapitalisme romantique : on est ici encore dans le romantisme en tant que tel, au moment où il peut basculer encore dans le bon camp. On échappe cependant pas, naturellement, le romantisme noir, celui des décadentistes. L'approche reste fin de siècle, avec une vision de dandy tourmenté se dépassant jusqu'à une protestation romantique contre le vide de la société capitaliste moderne.

Ce qui caractérise d'ailleurs cette œuvre magistrale et incontournable, c'est d'ailleurs tout comme dans *Rêveuse bourgeoisie*, le besoin d'être soi-même tout le temps, dans chaque geste, sans faux semblants, sans aliénation.

Tout est résumé dans les lignes suivantes :

« Alain rapprocha Urcel de Dubourg. Celui-ci commençait aussi à transposer sa vitalité, pour sauver ce qui lui en restait, dans un monde incontrôlable.

Peut-être cette opération est-elle commune à tous les hommes qui vivent d'imagination et de pensée, surtout quand ils arrivent au milieu de leur âge.

Mais la passion, la folie d'Alain qui pourtant n'avait jamais vécu, c'était de supposer qu'on peut vivre dans un seul plan, engager toute sa pensée dans chacun de ses gestes. Faute de pouvoir le faire, il demandait à mourir. »

Être soi-même, tout le temps, sans être brisé par les conventions sociales qui déforment la personnalité et façonnent les mentalités : tel est le souci romantique de Pierre Drieu La Rochelle. Mais comment trouver une voie ?

Le feu follet est, en pratique, une sorte de biographie du surréaliste Jacques Rigaut (1898-1929). Pierre Drieu La Rochelle, pour une fois, a été en mesure de parler de quelqu'un d'autre que lui et cet autre qui a servi de miroir a permis de transcender sa propre vision, d'aller à une véritable dénonciation romantique du monde.

Mais sa situation personnelle, sa vie de bourgeois à l'écart des masses, sa pratique de décadent couchant avec n'importe qui au milieu de gens très riches, tout cela a affaibli son romantisme au point d'espérer une reprise de l'intérieur de la société elle-même.

Son romantisme dénaturé, mis en rapport avec la tentative de coup d'État fasciste de février 1934,

va l'amener à devenir le théoricien français du fascisme.

Le «Socialisme fasciste»

Pierre Drieu La Rochelle a publié en 1934 un essai intitulé « Socialisme fasciste », chez Gallimard. C'est une œuvre importante, car il tente d'y formuler conceptuellement ce qu'est le fascisme ; l'essai se situe pour sa publication entre *Le feu follet* et *Rêveuse bourgeoisie*. C'est le fruit de la rencontre de son romantisme avec les événements de 1934, sur lesquels il a cependant un regard très critique.

En fait, il ne considérera jamais que les mouvements fascistes seront authentiquement fascistes. Il aura beau se forcer, comme avec le Parti Populaire Français de Jacques Doriot et l'Allemagne nazie, il sera toujours immanquablement déçu.

Il faut bien saisir également l'espace intellectuel énorme disponible alors. L'extrême-droite intellectuelle existait autour de Charles Maurras, mais elle était conservatrice ; les courants socialistes anti-marxistes se développaient, mais leur point de vue n'avait pas été synthétisé. Les Croix de Feu du colonel de La Rocque avaient une base masse, mais leur républicanisme autoritaire de droite allait dans le sens d'un corporatisme sans mystique socialiste capable de satisfaire une petite-bourgeoisie radicalisée par la crise capitaliste.

A cela s'ajoute que tant Benito Mussolini qu'Adolf Hitler ont défini des concepts, des valeurs, mais sans que la vision du monde ne soit élaborée philosophiquement, en raison d'un très grand pragmatisme.

Cela permettait une libre inspiration de type idéaliste et ce sont des intellectuels, comme Giovanni Gentile, Othmar Spann, Alfred Rosenberg, etc., à la marge du mouvement, qui ont alors tenté de procéder à une théorisation, avec plus ou moins de réussite, et dans tous les cas avec une non-reconnaissance officielle en Italie, en Autriche et en Allemagne, le régime fasciste ne pouvant pas former un dogme, de par sa nature même.

Pierre Drieu La Rochelle se pose ainsi comme un fasciste sincère, authentique, en quête d'une vision du monde, au nom d'une exigence à la fois de cohérence et d'esthétisme. Il est en ce sens très proche de l'Italien Curzio Malaparte, qui transporte la même inquiétude par rapport à la beauté et aux valeurs, la même angoisse existentielle.

Le grand souci est que ces intellectuels ne connaissent les théories politiques et les idéologies que de seconde main, par un prisme déformé. C'est tout à fait flagrant dans la lecture que fait Pierre Drieu La Rochelle du marxisme.

Le premier chapitre de « Socialisme fasciste » s'intitule en effet « Contre Marx » et on y trouve ce qui est censé être un résumé de la conception marxiste, avec ses faiblesses. Le souci, c'est que Pierre Drieu La Rochelle ne connaît pas le marxisme.

Il ne connaît pas le principe de mode de production, clef de l'interprétation historique d'une époque, ce qui fait qu'il pense que le marxisme schématise tout, simplifiant l'opposition dialectique entre deux classes principales en niant l'existence d'autres classes. Il note ainsi fort justement :

« Il y a toujours eu plusieurs classes en présence. Au Moyen Age, à côté du clergé de

composition complexe, il y avait la bourgeoisie naissante ou renaissance de l'Antiquité, diverses noblesses, l'aristocratie paysanne et deux ou trois espèces de paysans.

Sous la monarchie, il y avait cinq ou six classes. Peut-on confondre noblesse d'épée et noblesse de robe, haut et bas clergé, clergé séculier et clergé régulier, bourgeois des villes et paysans libres ou serfs, anciens artisans et nouveaux manufacturiers ? »

Or, si Pierre Drieu La Rochelle avait lu Karl Marx, Friedrich Engels, Karl Kautsky, les auteurs principaux de la social-démocratie, ou encore Lénine et Staline, il aurait bien vu qu'il était parlé de différentes classes, de différenciation à l'intérieur de celles-ci, même si le moteur d'un mode de production dépend d'une opposition dialectique entre deux classes.

Un simple regard sur l'URSS à l'époque suffisait pour voir la présentation d'une opposition entre les paysans riches, les paysans moyens et les paysans pauvres, avec la collectivisation prenant en compte ces différences.

Cela, Pierre Drieu La Rochelle ne le voit pas, alors qu'il voit bien que cela ne colle pas du peu qu'il en sait ; il dit ainsi en note :

« Marx semble faire des réserves sur le passé.

Il écrit : « Aux époques de l'histoire qui ont précédé la nôtre, nous voyons à peu près partout la société offrir toute une organisation complexe de classes distinctes, et nous trouvons une hiérarchie de rangs sociaux multiples... et chacune de ces classes comporte à son tour une hiérarchie particulière. »

Mais cette observation est en contradiction avec tout ce qu'il dit du rapport de lutte entre féodalité et bourgeoisie. »

Pourquoi Pierre Drieu La Rochelle peut-il alors dire cela ? Parce qu'il constate que les marxistes parlent de polarisation en deux classes, alors que les classes moyennes existent encore. En somme, il voit l'erreur que font les communistes français de raisonner, par syndicalisme et opportunisme, en assimilant paupérisation générale et paupérisation absolue.

Cependant, comme Pierre Drieu La Rochelle ne comprend pas le léninisme, par son refus d'une position ouvrière, il ne voit pas que la croissance du capitalisme est relative et non absolue, que la croissance des forces productives n'est que relative.

Il s'imagine donc que le marxisme parle d'un appauvrissement général obligatoire et uniforme ; voyant que cela n'a pas lieu, il réfute alors le marxisme.

Un disciple de Georges Sorel

N'ayant pas lu *Le capital*, ne comprenant pas le principe de l'accumulation du capital, avec les marchandises, le travail accumulé, Pierre Drieu La Rochelle peut donc se contenter de formuler le point de vue suivant : il n'y a pas deux classes, il n'y a pas d'État comme expression d'une situation d'une classe par une autre.

Il y a des individus, dans une société, avec une élite qui dirige de manière plus ou moins par

contingence, en collant le plus possible à l'équilibre précis des couches sociales d'une société à un moment donné.

C'est précisément la même conception que Georges Sorel.

Voilà comment il exprime son point de vue en termes de philosophie politique :

« Avec des caractères effrayants, le prolétariat s'est manifesté peu à peu dans les grandes villes du monde à mesure que s'y développait le règne complexe de l'industrie scientifique, du capitalisme et de la démocratie (...).

Le marxisme est tout entier dans la conception précise et étroite qu'il se fait du prolétariat, de son origine, de ses souffrances, de ses vertus, de ses possibilités, de son destin. Il faut de cette conception tranchée le fondement de toute pensée socialiste (...).

On croit qu'une classe, à tel moment, domine politiquement par sa masse la masse des autres classes, qu'elle détient le pouvoir politique en tant que masse. Par exemple, on croit que la noblesse et le clergé ont détenu collectivement le pouvoir, et qu'ensuite la bourgeoisie a repris collectivement ce pouvoir.

Cette prémisse peut être absolument niée. Une classe est formée d'un grand nombre d'individus ; or, le pouvoir n'est jamais tenu et exercé en fait que par un petit nombre d'individus. Il est donc a priori abusif et erroné de dire qu'une classe détient le pouvoir politique, « la souveraineté politique totale. » (...)

En réalité, il n'y a jamais qu'une petite élite qui gouverne et qui, pour gouverner, s'appuie sur une ou plusieurs classes, en fait toujours sur un complexe de classes. Cette élite est formée d'éléments d'aventure. Chaque personne qui y entre s'impose individuellement (...).

Il faut insister sur les caractères humains qui président à la formation de l'élite gouvernementale. Ce sont des caractères psychologiques qui semblent constants dans l'espèce humaine et qui donc débordent le point de vue des classes.

Le fait de la valeur individuelle implique un nombre trop grand d'éléments subtils pour pouvoir être soumis aux conditions d'une époque et d'un milieu (...).

La masse d'une classe ne gouverne pas ; en conséquence, lors d'un grand changement politique et social, une classe gouvernante n'est pas remplacée par une des classes gouvernées. Il y a un simple remplacement d'une élite de gouvernement par une autre élite, animée d'un nouvel esprit, d'une nouvelle technique (...).

L'évolution économique (1) exige à un moment donné une nouvelle technique gouvernementale et un nouvel esprit dans la législation sociale. Une société commerciale et industrielle a besoin d'autres lois et d'autres chefs qu'une société agricole et militaire.

(1) Nous semblons admettre le point de vue du matérialisme historique ; mais il n'en est rien.

Si nous parlons constamment de la pression des événements économiques sur les

événements politiques, dans notre esprit qu'est-ce qui caractérise un événement économique ? Comme pour Marx le changement dans les forces de production.

Mais qu'est-ce qui change les forces de production ? Les inventions. Rien de moins matériel. L'invention de la vapeur n'est pas un fait plus matériel que l'invention du calcul différentiel ou l'invention de la Joconde. »

Pierre Drieu La Rochelle est ainsi un disciple de Georges Sorel et on voit bien à ces lignes qu'il tente comme lui, désespérément, de maintenir la fiction de la permanence de l'individu à travers les changements sociaux. L'individu n'est pas ici naturel, et donc une composante d'un mode de production, mais une existence autonome existant de manière relative seulement dans une société donnée.

« Un ouvrier est un bourgeois »

Pierre Drieu La Rochelle aurait pu alors se contenter, ne voyant pas deux classes comme moteur d'une époque, de considérer qu'aucun changement complet n'était nécessaire. Il y a toutefois un souci : il voit que le capitalisme pose un problème, et il le fait en des termes qui sont ceux du marxisme, sauf qu'il ne le sait pas.

Il considère même que son approche s'oppose au marxisme. On peut voir cela en comparant deux synthèses faites. Voici celle faite par Karl Marx, en parlant de la loi qui veut qu'il y ait nécessairement une partie de la population au chômage :

« C'est cette loi qui établit une corrélation fatale entre l'accumulation du capital et l'accumulation de la misère, de telle sorte qu'accumulation de richesse à un pôle, c'est égale accumulation de pauvreté, de souffrance, d'ignorance, d'abrutissement, de dégradation morale, d'esclavage, au pôle opposé, du côté de la classe qui produit le capital même. »

Pierre Drieu La Rochelle, dans *Socialisme fasciste*, explique la chose suivante :

« Comment le prolétariat pourrait-il produire une révolution et un gouvernement ? En effet, la raison même qui l'obligerait à faire une révolution, à savoir qu'il lui faut sortir de la condition misérable qui le destitue des vertus humaines, l'empêche de faire cette révolution.

Où prendrait-il les vertus intellectuelles et morales qu'il s'agit précisément pour lui de conquérir ?

Certes, on peut admettre qu'il les ait en germe, mais c'est de ces vertus déjà toutes déployées qu'il aurait besoin pour concevoir et mener à bien la révolution et ensuite pour prendre en main le gouvernement – ce qu'aucune classe mieux armée n'a jamais fait dans sa masse.

Il y a là un cercle vicieux dont il ne peut sortir – du moins par lui-même. »

Ce que Pierre Drieu La Rochelle pose là, c'est la question de la conscience et on sait quel est le point de vue de la social-démocratie, formulée par Karl Kautsky et saluée par Lénine : la conscience

vient de l'extérieur du prolétariat, en tant que compréhension de l'ensemble du système capitaliste.

Pierre Drieu La Rochelle ne comprend pas cela et il est évident ici qu'il suit le point de vue de Georges Sorel. Ce dernier explique pareillement que le prolétariat ne peut pas s'en sortir seul, d'où le besoin d'un mythe mobilisateur.

Georges Sorel rejetait en effet la social-démocratie, car pour lui elle basculait inévitablement dans le réformisme et la trahison : il avait l'exemple de Jean Jaurès et ne comprenait rien à la social-démocratie allemande. D'où son affirmation de la nécessité du syndicat et uniquement du syndicat comme forme d'organisation.

Pierre Drieu La Rochelle voit les choses précisément de la même manière :

« Les prolétaires qui manifestent des dons politiques deviennent des agitateurs du prolétariat constitué en parti ; parfois, au-delà, ils deviennent des chefs de l'ensemble du peuple.

Restant des chefs prolétariens, ils ne se détachent pas moins de leurs classes qu'en entrant dans le cercle hors-classe des gouvernants, car plus ou moins, ils vivent d'une vie pareille à la vie de ceux-ci et perdent insensiblement leur souci de classe et le besoin pressant de faire une révolution prolétarienne.

D'ailleurs, les chefs du prolétariat issus directement du prolétariat sont en réalité peu nombreux et peu efficaces. Les hommes politiques qui s'appuient sur la doctrine prolétarienne sont en général des bourgeois (Marx, Engels, Bakounine, Trotsky, Lénine, Jaurès. Les despotes comme Staline, Mussolini, Hitler sont d'origine plus modeste que ceux-là) – c'est-à-dire des gens qui profitent d'une évolution d'une ou deux générations au-dessus du niveau le plus modeste.

Le rêve que des bourgeois comme Marx firent sur le prolétariat s'explique aussi par les traits que le prolétariat montrait dans les débuts de son histoire et qui se sont émoussés depuis. »

Georges Sorel dit exactement la même chose, sauf que lui veut retourner à l'époque du prolétariat d'avant la social-démocratie, alors que Pierre Drieu La Rochelle, lui, pense qu'il faut passer à autre chose. Le prolétariat n'est plus que plèbe ou petite-bourgeoisie, et il y a d'autres classes, le tout étant par ailleurs impossible à distinguer :

« Un ouvrier est un bourgeois, en ce sens qu'il partage la même vie paisible et qu'il n'y a dans cette vie aucun ressort décisif qui le rende plus belliqueux que les autres.

L'ouvrier va à son usine, en revient, comme la bourgeois va à son bureau et en revient. Il va au bistrot et au cinéma comme la bourgeois ; il a une famille, ou il vit dans l'ambiance d'une femme.

Vie régulière et sans à-coup. Les traits de la vie ouvrière qui passent pour en faire une école de courage ne sont pas décisifs, si on les regarde près.

L'ouvrier a une vie économique plus instable ? L'ouvrier a une vie physique plus dure ?

Mais combien de bourgeois ont une vie économique stable, du haut en bas de l'échelle ?
Le confort dont vit le bourgeois est toujours menacé par la ruine.

Quant à la dureté du travail, elle est fort inégale pour l'ouvrier selon les métiers. Le machinisme tend dans un nombre de cas de plus en plus grand à faire de l'ouvrier un homme assis et inerte comme le bourgeois.

Et d'autre part, le sport restitue la force physique au bourgeois. »

C'est un point de vue petit-bourgeois. Et un tel point de vue ne peut aller que dans le sens de l'unification des classes sociales, pour le maintien, la stabilité de l'ensemble social, permettant au petit-bourgeois de maintenir sa condition sociale.

Une approche futuriste

Pierre Drieu La Rochelle bascule d'autant plus aisément dans l'agressivité du mythe mobilisateur de Georges Sorel que, philosophiquement, il est lui-même également un disciple de Nietzsche. Tout comme chez Sorel, on retrouve la quête de la transcendance par le « surhomme » formulée par Nietzsche.

Pierre Drieu La Rochelle raconte que très jeune adolescent, il avait été frappé par la couverture de « Ainsi parlait Zarathoustra » de Nietzsche dans une vitrine et qu'il l'avait fait acheter à sa mère. S'il n'avait rien compris de ce qu'il lisait, cela l'avait profondément marqué.

Cela est d'autant plus juste pour la suite que Pierre Drieu La Rochelle est un viriliste forcené. Sa vision de la femme est d'un patriarcat le plus brutal ; il en fait des objets mi-maléfiques mi-sacrés, toujours passives et manipulatrices, inaccessibles de par leur psychologie et formant un monde de complications insolubles.

Ce virilisme trouve d'autant plus de puissance que Pierre Drieu La Rochelle a été façonné par le militarisme de la première guerre mondiale.

Après avoir échoué à l'épreuve pour sortir de Sciences-Po où il est rentré en 1910, alors qu'il a parallèlement fait une licence d'anglais à la Sorbonne, Pierre Drieu La Rochelle a en effet fait son service militaire en 1913 à la caserne de la Pépinière à Paris.

Il est ensuite nommé caporal en avril 1914 et participe à la bataille de Charleroi en août, où il est blessé à la tête par un éclat. Promu sergent en octobre de la même année alors qu'il a rejoint le front en Champagne, il est blessé au bras gauche.

Envoyé en mai 1915 dans un régiment qui part sur le front des Dardanelles, il est victime de dysenterie. Il rejoint par la suite un autre régiment et participe à la bataille de Verdun, pour être après blessé par des éclats d'obus, en février 1916.

Par la suite, il est placé dans le service auxiliaire, temporairement dans le service armé à sa demande, mais sera finalement envoyé comme interprète avec une division américaine, tout en étant devenu adjudant.

Cette expérience de la première guerre mondiale est, pour le moins, traumatisante. Mais elle ne fut pas prétexte à un culte de la première guerre mondiale : le thème n'apparaît pas dans son œuvre, à part véritablement dans les nouvelles de *La comédie de Charleroi*. Par contre, la quête de la transcendance de type nietzschéenne est omniprésente.

Cela se lit très bien dans les poèmes écrits alors par Pierre Drieu La Rochelle, avec le recueil *Interrogation* de 1917 et celui de 1920 intitulé *Fond de cantine*.

Le premier poème d'*Interrogation* nous en dit long sur le Nietzschéisme pratiquement futuriste de Pierre Drieu La Rochelle, qui est strictement parallèle à celui d'Apollinaire au même moment.

Intitulé *Paroles au départ*, ce premier poème du recueil commence ainsi :

« Et le rêve et l'action.

Je me payerai avec la monnaie royale frappée à croix et à pile du signe souverain.

La totale puissance de l'homme il me la faut.

Point seulement l'évocation par l'esprit mais l'accomplissement du triomphe par l'œil et par l'oreille et la main.

Je ne puis me situer parmi les faibles. Je dois mesurer ma force.

Si je renonce mon cerveau meurt. Je tuerai ou je serai tué.

La force est devant moi, pierre de fondation. Il faut que je sente sa résistance, il faut qu'elle heurte mes os.

- Que je sois brisé.

Je veux la comprendre avec mon corps (...).

Il n'est aucune vie à l'Arrière, aucune vérité. Tout y est marqué par la totale ignorance.

De ce côté-ci se manifeste l'inénarrable révélation. »

Ce mysticisme de la tranchée est résolument fasciste ; il correspond directement à la mentalité de légionnaire du fascisme italien et dans les corps-francs allemands de la même époque (mais pas dans les S.A. nazis qui eux relèvent de la génération d'après-guerre).

La mise en jeu de sa vie, dans l'absurdité de la première guerre mondiale, trouverait un sens dans une transcendance dépassant largement les deux camps, pour rejoindre le duo vie-mort qui formerait le cœur même de l'existence.

Cet existentialisme morbide – avant même l'émergence de l'existentialisme en tant que tel – aboutit inmanquablement au subjectivisme le plus forcené, avec la remise en cause de toute forme traditionnelle, dans un esprit « futuriste ».

Le poème *Explosif* a ainsi un titre à double sens, typiquement futuriste de par la combinaison de

l'explosivité de la bombe et de celle de la vitalité. C'est un équivalent direct du futurisme italien, de la poésie de Marinetti comme des peintes futuristes Balla, Boccioni, etc.

« Idée, désir, ou aussi vouloir.

Les mots sont noirs et incassables, mais il y a l'image et c'est une ligne, une parabole qui s'exalte.

Ô mon ami tu te convulses d'horreur parce que tes sens affinés sont tout à vif et pullulants de la misère des multitudes combattues.

Mais autant que d'autres que tu hais, il te faut répondre de cette peine car tu portes l'Idée.

Et l'idée c'est l'orgueil de l'être, l'orgueil du monde.

L'idée est explosive, l'idée est éclatante.

Et il est une frénésie dans l'idée. Il lui faut le triomphe de la force. Il lui faut le temps et l'espace (...).

Le principe des choses c'est qu'un rêve soit, contre un autre rêve, alors jaillissent les musiques et toujours ronfle le tambour de guerre. »

Pierre Drieu La Rochelle se revendique d'ailleurs, à cette période, de l'écrivain symboliste Paul Adam, de l'intellectuel monarchiste ultra-réactionnaire Charles Maurras, du poète italien ultra-nationaliste Gabriele d'Annunzio, de l'écrivain britannique ultra-conservateur Rudyard Kipling, de l'écrivain ultra-nationaliste Maurice Barrès.

L'aspect convulsif de l'art

Ce qui est le plus fou, c'est que Pierre Drieu La Rochelle ne départira jamais de cette posture romantique de type symboliste, surréaliste, décadentiste. A la base, il fréquente d'ailleurs le milieu surréaliste ; son ami le plus proche est alors Louis Aragon.

Mais même par la suite, alors qu'il a rompu avec le surréalisme, il maintiendra le cap de l'art comme expression des tourments individuels, annonciateurs d'une vie nouvelle. C'est la vision romantique d'une esthétisation de la vie.

Et si le fascisme lui parle de par son esthétisation de la politique, son irrationalisme, il ne comprend pas qu'il s'agit par conséquent d'une esthétique en soi. Pour lui, l'art maintient son existence de rupture subjective initiale, fondatrice.

Dans un article pour le journal argentin *La Nacion*, en 1939, Pierre Drieu La Rochelle explique de manière aberrante la chose suivante dans l'article *Artistes et prophètes* :

« Un hasard de conversation m'a remis en mémoire ce fait qui avait l'autre année éveillé en moi certaines réflexions : les Hiltériens ont banni des musées allemands l'oeuvre de Vincent Van Gogh.

Or, ce peintre violent et désespéré me paraît l'un des précurseurs de Hitler (...).

Parmi les inquisiteurs hitlériens qui ont mis au pas les différentes activités culturelles, il en est des plus conscients et qui savaient à peu près ce qu'ils faisaient. Leurs écrits et leurs discours le prouvent. Ceux-ci n'ont pas ignoré, mais renié.

Ils veulent détruire tout l'aspect convulsif de l'art des derniers lustres. Or eux-mêmes dans leur mouvement révolutionnaire sont l'expression la plus certaine du caractère convulsif de l'esprit du siècle.

Sans doute rêvent-ils de sortir de cette convulsion qui les a mis au monde (...).

Ces temps-ci, les Fascistes italiens et les Bolcheviks russes ont manifesté leur ingratitude à l'égard des audacieux giui avaient été leurs avant-coureurs par des idées et des images.

Mussolini a admis dans l'Académie italienne Marinetti vieilli et relative-ment assagi, mais il n'a pas ouvert les portes des musées à l'œuvre picturale et sculpturale des Futuristes qui avaient préfiguré de la façon la plus téméraire et la plus provocante les violences fascistes.

Les Bolcheviks ont bientôt réduit au désespoir les poètes et les peintres qui avaient salué leur avènement. Essenine et Maïakovsky se sont suicidés.

D'autres ont été réduits au silence, exilés ou fusillés. J'ai vainement cherché dans le musée de Moscou les œuvres qui avaient été en honneur aux premiers jours de la Révolution.

Certes, les œuvres de l'avant-garde française étaient encore là, les œuvres de Braque, de Léger, de Matisse, de Picasso ; mais ce n'était pas vers elles que les guides officiels dirigeaient les troupes de badauds, c'était vers les œuvres les plus conventionnelles et les plus banales de la peinture du siècle dernier. Devant cette peinture-là, guides et guidés communiaient en toute paresse.

Ils se détournaient aussi de la salle où je restai à peu près seul pendant une heure et qui renfermait l'inestimable trésor des vieilles icônes arrachées aux couvents et aux églises. »

Pierre Drieu La Rochelle ne pouvait pas ne pas savoir que le national-socialisme affirmait sa propre esthétique ; l'exposition sur « l'Art dégénéré » à Munich en 1937 ne pouvait pas lui avoir échappé, surtout que lui-même était extrêmement proche d'Otto Abetz, l'activiste idéologique et culturelle en faveur de l'Allemagne nazie, principalement avec le Comité France-Allemagne.

Pourtant, en 1937, il défend encore Braque, Léger, Matisse, Picasso, qu'il présente comme « l'avant-garde française », comme s'il était encore l'écrivain lié au milieu de ces peintres, une quinzaine d'années auparavant, comme si rien n'avait changé.

Il y a là quelque chose d'absurde. Quant aux « œuvres les plus conventionnelles et les plus banales de la peinture du siècle dernier » à Moscou, il s'agit certainement des peintures réalistes des

Ambulants, œuvres d'une valeur inestimable ayant pavé la voie au réalisme socialiste.

Mais là encore, cette question esthétique a échappé à Pierre Drieu La Rochelle. Son romantisme ne conçoit pas autre chose qu'un art d'avant-garde, c'est-à-dire au mieux d'expressionnisme, au pire et plus traditionnellement de subjectivisme à prétention moderniste.

La fusion mystique avec le « Grand Midi »

On est donc, avec le jeune Pierre Drieu La Rochelle, au croisement du symbolisme, du décadentisme (et donc surréaliste) et du futurisme. Le manque de liaison avec les forces vives historiques - le prolétariat -, ainsi que le mode de vie décadent, aboutit à une posture futuriste nietzschéenne, dont il ressort finalement un vitalisme, mais profondément ancré dans une fascination pour la mort qui ne sortira plus jamais de Pierre Drieu La Rochelle, toutes ses œuvres étant marquées, d'une manière ou d'une autre, par le sceau de celle-ci.

C'est le prix à payer pour l'incohérence de sa position. Le poème *Triptyque de la mort*, tiré du recueil *Interrogation*, de 1917, exprime parfaitement cette fascination morbide :

« Parmi ces prestiges de la force militaire dont s'enivre un adolescent, tu m'es apparue, ô mort : bouche sombre d'où s'épanouit le cri lumineux de la trompette.

Dès lors, j'ai été celui qui sait. »

Le savoir par la mort préfigure ici littéralement la mentalité des SS, à ceci près que Pierre Drieu La Rochelle refuse de se cantonner dans une telle perspective, se focalisant toujours sur la dimension transcendante, la quête de l'ultime connaissance, de l'ultime fusion avec le monde.

Ses œuvres restent focalisés sur le suicide comme fusion avec le tout. Ce culte de la mort amènera Pierre Drieu La Rochelle, tout comme l'Italien Julius Evola, à une profonde fascination pour l'occultisme.

Lorsqu'en 1927 Pierre Drieu La Rochelle publie *Le jeune européen*, l'œuvre commence par deux choses : d'abord, une dédicace « A André Breton », le chef de file des surréalistes, ensuite, une citation de la Bhagavad Gîtâ :

« Sans aucun attachement au fruit de ses travaux, éternellement satisfait, absolument libre, bien qu'engagé dans un travail, il ne travaille pas. »

Dans son *Journal*, à la toute fin 1943, Pierre Drieu La Rochelle résume son basculement dans le mysticisme, l'occultisme, le néo-platonisme :

« Après avoir un peu lu la Kabbale et beaucoup la Bible, j'en viens à une conclusion, bien sûr non pas d'antisémitisme (qui n'a été pour moi qu'une passion et une réflexion dans le bas plan politique) mais d'asémitisme.

La pensée occulte de l'Occident est bêtement butée sur la Kabbale, comme l'exotérisme sur la Bible, alors qu'il y a toute la pensée de l'Asie et l'islamisme et les religions primitives aryennes (celtiques, grecques, germaniques, scandinaves, slaves).

Je vais mourir à la limite du védantisme et du bouddhisme, à la limite du Samkya et du Madhyamika.

Mais quelle ignorance. Comme tout cela est atteint mièvrement et minablement à travers les ouvrages de seconde main, les traductions incertaines. Quelle belle vie c'eût été d'étudier le grec et l'hébreu, puis le sanscrit, puis l'égyptien. »

Puis, quelques semaines plus tard, il écrit :

« J'ai eu de grandes heures en lisant et relisant les Upanishads, les Brahmasutras, les textes du Grand Véhicule, le Tao.

On ne retrouve pareille liberté que dans Héraclite et Plotin, et Denys l'Aréopagite, quelques théologiens mystiques du Moyen Âge, quelques Allemands, Nietzsche et Bergson (j'adore Kierkegaard).

J'ai été très déçu par la lecture du Sophar [sans doute le Zohar en fait] : cela fait presque double emploi avec la Gnose, cela est de la même veine. C'est une mythologie certes dialectique, mais beaucoup trop minutieuse et rectiligne.

Cela a des angles trop matériels et sensuels. Cela étonne surtout par l'art littéraire, le même que celui qui brille dans la Bible. Les Juifs sont plus littérateurs que philosophes. Ils ont assimilé lentement et inégalement la philosophie des Aryens.

Au fond il n'y a que la pensée aryenne dans le monde qui d'un côté rayonne jusqu'à la Chine et de l'autre jusqu'au fond de l'Occident par les Grecs, les Alexandrins, les Celtes et Germains et la réfraction juive. »

On retrouve ici le mythe d'une sorte de religion sacrée, dont toutes les religions ne serait qu'une émanation, un aspect, l'aventurier lisant à travers elle pour remonter la source. Pierre Drieu La Rochelle tente d'y voir un chemin explicatif, une vision du monde :

« En tout cas, ma vie intérieure a été totalement bouleversée par la découverte que j'ai faite peu à peu depuis quelques années de la Tradition Esotérique.

Oui, y j'y crois. Je crois qu'il y a sous toutes les grandes religions une religion secrète et profonde qui lie toutes les religions entre elles et qui n'en fait qu'une seule expression de l'Homme Unique et partout le même.

Mon initiation ne va pas très loin, à cause de l'infertilité de ma nature et de mon peu d'empressement à rechercher la communication orale, mais le peu que j'ai touché suffit à mettre en moi une confiance, une illumination merveilleuse. »

Puis, un peu plus tard dans l'année, il écrit dans son *Journal* :

« Derrière les occultistes et les occultes, il y a tout le fond de l'Antiquité : indien et grec, toute la philosophie emmêlée à la religion. Pour ce qui est de l'Occident, ce qui est admirable, c'est le platonisme, qui est d'une fécondité inépuisable.

Tout se ramène à cela pour nous. Tout ce qui nous intéresse dans la période

hellénistique, dans une partie du Moyen Âge, dans la Renaissance, dans l'occultisme plus récent se ramène à Platon.

Or, on peut rattacher assez aisément Platon à l'Égypte et à l'Inde. Il est l'anneau de la chaîne humaine. Tout au moins dans la chaîne mystique. Pour le côté rationaliste, c'est au contraire Aristote, bien que...

Relu Denys l'Aréopagyte, Hermès Trismégiste, Angelus Silesius, Suso, Ruysbroek. »

On notera un aspect véritablement essentiel pour comprendre le fascisme. Denys l'Aréopagyte est le grand théoricien d'un néo-platonisme chrétien, et si on suit son prolongement on rejoint des thèmes existentiels qui seront ceux du protestantisme de Martin Luther.

Or justement, Henri Suso appartient à la mystique rhénane médiévale aboutissant à Martin Luther ; Angelus Silesius est un luthérien basculant dans le mysticisme et tombant dans le catholicisme ; Jan Van Ruysbroeck est la grande figure néerlandaise de la mystique rhénane médiévale.

C'est la grande quête de l'absolue, strictement parallèle au communisme. Preuve de cela, quelques jours après, Pierre Drieu La Rochelle résume ainsi sa position :

« Je vais mourir tué par les communistes, j'aime mieux être tué par eux que par ces imbéciles de gaullistes.

Mais je crois au communisme, je me rends compte sur le tard de l'insuffisance du fascisme. D'ailleurs, je ne considérais le fascisme que comme une étape vers le communisme.

Mais impossible de devenir communiste pratiquement, mon essence bourgeoise s'y oppose.

Je meurs dans la foi de la Baghavad-Gita et du Zarathoustra [de Nietzsche] : c'est là qu'est ma vérité, mon credo. La foi la plus pure et la plus indéterminée, la foi infinie au sein du scepticisme et du détachement. Une sorte de stoïcisme dégagé de toute morale.

La foi dans l'indicible, par-delà le Bien et le Mal, par-delà l'Être et le Néant. La persuasion qu'action et contemplation sont une seule et même chose dans la minute éternelle, dans le Grand Midi. »

Dans un dernier élan littéraire, en plus des *Mémoires de Dirk Raspe*, un roman lamentablement faible prenant Vincent Van Gogh comme prétexte pour une référence à la peinture, Pierre Drieu La Rochelle écrira *Les Chiens de paille*, publié en 1944. Ce roman tente de formuler un sens du sacrifice dans la totalité, au moyen d'un personnage entièrement détaché de la vie tel un hindouiste, jonglant avec les résistants gaullistes, nationalistes, communistes et les nazis, pour finir dans un suicide censé aller vers l'absolu.

C'est ici, sans nul doute, avec *Le feu follet* et *Rêveuse bourgeoisie*, l'oeuvre la plus aboutie de la philosophie incohérente, romantique en quête d'absolu, de Pierre Drieu La Rochelle.

La restauration du corps par le sport et la guerre

La quête romantique de la fusion ultime passe nécessairement, chez Pierre Drieu La Rochelle comme tous les romantiques, par la question du corps. Le recueil de poésie *Interrogation* aborde déjà cet aspect, comme le poème *Restauration du corps*, dont le titre est un programme en soi.

On a là, si l'on veut, la base même du programme qui sera celui de ce qu'il appellera le Socialisme fasciste.

« Tous les hommes, tous les êtres qui sont dans le règne humain qu'ils sachent : Qu'une rude loi fut récemment édictée.

Voici que sur la planète humaine, l'esprit n'est point seul.

Un double événement le destitue de la prééminence.

Le corps est restauré dans la puissance et la majesté.

Double événement qui marquera le vestige de notre génération, qui tracera l'initiale de notre chapitre dans les annales du monde :

Restauration du corps par le sport et la guerre.

Sport, élan qui enlève l'homme.

Bond soudain irrépressible qui enchaîne des bonds inconnus (...).

Ah ! quand le ballon entre les deux paumes, un joueur s'élanche parmi les poursuivants, alors je perçois l'essentiel mouvement du monde.

On voit la foule féminine bienheureuse de louer un vainqueur qui la viole. Et l'élite se satisfait dans ce symbole offert à sa nécessité.

Mais dans l'enflure autour des gestes des athlètes de la louange sonore, un événement s'enfante. De nouveau l'esprit de lutte se lève parmi les hommes.

La force est désirée, la force est exaltée.

Après le signe, le fait se signifie.

Il ne se fit pas attendre.

Et le premier obus s'essorera dans la ciel d'Europe, comme au début de la partie, le ballon neuf gonflé de jeunesse et vibrant d'un coup de pied passionné.

La foule s'étonna de ce qui était né en elle.

La loi de la Force étend son règne.

Maintenant il est honteux d'être faible et de ne pouvoir offrir à l'ennemi une digne proie (...).

Aujourd'hui gare.

Car les hommes à cette heure, pâlisent à la guerre à cause de leur force. Demain ils reviendront. Saufs, ils laisseront là-bas, dans le pays où les autres n'auront pas été voir, leur peur et le désespoir qui les possédait d'être les plus forts voués à la douleur.

Allégés, ils se vanteront et seront féroces.

Au jour de la paix, les temps inquiets ne seront pas finis.

Car peut-être la vie, fatiguée d'avoir tant pensé dans ces derniers temps, va-t-elle maintenant demander la jouvence au bain de sueur et de sang, dans un délassément séculaire de Sport et de Guerre. »

On a là le thème nietzschéen et sorelien de la guerre comme vecteur du progrès humain, comme grand révélateur de l'existence, mais ici avec l'élément corporel présenté comme essentiel, comme le fera le fascisme.

La poésie de Pierre Drieu La Rochelle est donc un éloge de la *Part du feu* :

« La jeune et haletante histoire humaine nous apprend une maxime dont nous supporterons allègrement la dure économie.

« Il faut faire la part du Feu ».

La mort est un masque sous quoi le ver ronge prestement ce qui est empreint de la risible sénilité.

Les grands actes humains sont durs, cassants et incendiaires.

Le Génie est dévastateur, homicide puis fécond et dorloteur.

Le matin c'est un massacreur qui enjambe jusqu'à l'horizon les cadavres alignés.

Le soir c'est un tendre père qui enveloppe de langes délicats une jeune humanité qu'il accoucha de chairs sanglantes.

France, mère ardente et asséchée, tâte ton ventre et ton cerveau. »

Seulement, on aboutit alors à un paradoxe, car Pierre Drieu La Rochelle va en arriver à deux choses. Tout d'abord, remercier les Allemands pour avoir permis cette expression du corps, ensuite dénoncer les guerres mécaniques futures qui ne permettent justement pas l'expression du corps dans et par la guerre.

Dans *Caserne haïe*, il salue ainsi les Allemands :

« A grands coups de canons les Allemands nous ont appris à vivre, à revivre (...).

Le soldat neuf sera un athlète et un spécialiste de quelque mécanique, et non pas un domestique ignorant et craintif.

Ou il sera le vaincu.

Ainsi sera notre paix, bouleversée de fond en comble par l'énergique méditation de cette guerre.

Guerre, révolution du sang,
puissant flux au cerveau, guerre, progrès, fatalité du moderne
nettoisement et remise à neuf de notre maison. »

Dans *A vous, Allemands*, il exprime la même chose :

« A vous Allemands – par ma bouche enfin descellée de la taciturnité militaire – je parle.

Je ne vous ai jamais haïs.

Je vous ai combattus à mort, avec le vouloir roidement dégainé de tuer beaucoup d'entre vous. Ma joie a germé dans votre sang.

Mais vous êtes forts. Et je n'ai pu haïr en vous la Force, mère des choses.

Je me suis réjoui de votre force.

Hommes, par toute la terre, réjouissons-nous de la force des Allemands. »

On lit aussi des sentences comme :

« Que soit bénie la foi des hommes qui osent renouveler la figure du monde selon l'idéal qu'ils chérissent. »

« cette nouvelle invasion du grandiose dans le monde »

« Dans la pittoresque imperfection de la vie, notre mutuelle méconnaissance est une passionnante aventure. »

« Je connais une vanité de mon cri. J'exalte la guerre parce qu'elle est liée à la grandeur.

La guerre fait éclater comme une virginité de la grandeur d'une jeune peuple, ou elle pousse à outrance le raidissement d'un peuple qui culmine.

Mais tout est signe de mort à qui marche vers la mort. La guerre tue les peuples moribonds.

Qu'une race meure dans un charnier de chairs encore vives plutôt qu'au lit sénile.

Tel est le sort que je choisirais pour la France si de la combler la fortune était lasse.

Et au-delà de la France, il y a l'aventure humaine, l'histoire, ce délicat équilibre entre la barbarie et la civilisation.

Entre la pitié, triomphe mortel et la cruauté servile et féconde.

La vie sera toujours une bête prête à crever. »

Cette remise en cause de la France, au nom d'une mentalité de légionnaire, témoigne d'une lecture nationaliste supra-nationale qui est une grande caractéristique du romantisme de Pierre Drieu La Rochelle.

Son romantisme n'a pas pu, malgré son nietzschéisme, lui faire manquer l'absurdité de la première guerre mondiale et aussi va-t-il se faire le grand partisan de l'unité européenne, d'un projet romantique d'une jeune Europe, d'un refus de la guerre au nom justement du vitalisme nécessaire au corps.

Contre la guerre, pour le sport

Une preuve du romantisme fasciste de Pierre Drieu La Rochelle est son refus de la guerre. La petite-bourgeoisie a en effet besoin de stabilité, pas d'une guerre où elle serait inévitablement affaiblie, manipulée.

D'où une dénonciation de la guerre comme étant devenue mécanisée et par-là inhumaine. Le virilisme forcené, le nietzschéisme, la vision romantique du corps déformé en culte de celui-ci lui font réfuter la guerre moderne.

Dans *Socialisme fasciste*, en 1934 il prévient ainsi :

« La guerre militaire moderne est sur toute la ligne une abomination. Je me suis efforcé depuis quinze ans de démontrer et de faire sentir que cette guerre, en effet, détruit toutes les valeurs viriles (...).

Pas l'ombre d'aventure, le facteur individuel faut de contact entre les adversaires étant réduit au plus mince. Dans la prochaine, ce sera vrai pour l'aviation comme pour l'infanterie et l'artillerie.

A l'arrière c'est la vie de caserne, réglée, automatique, à l'avant aussi. Pas d'aventure, donc pas de gloire. Voilà la guerre moderne, elle n'a plus rien d'humain.

Et quel est le résultat ? Des millions de morts, de blessés et de malades. Pas de gloire et des destructions immenses.

Les villes anéanties : Londres, Paris, Berlin, Milan rayées de la carte au premier jour. Les femmes, les enfants, les vieillards, les animaux, les plantes, la forme même des paysages, tout cela dissipé comme le corps des soldats.

Une Europe réduite au désespoir, à la négation de tout. La jeunesse qui est la vie, qui est la beauté ne peut être que contre cela. »

Or, le souci, c'est que la philosophie de Pierre Drieu La Rochelle s'appuie directement sur Nietzsche et Sorel : il faut pourtant tout de même la guerre, qu'on refuse en même temps.

D'où cette réflexion fort étrange aboutissant au refus de la guerre, à son remplacement par le sport :

« Dans la guerre il y a la force, le courage. Le courage, c'est de tuer mais aussi d'être tué, le courage de blesser mais aussi d'être blessé, le courage de ruiner et d'incendier, mais aussi le courage de supporter la faim et la soif, le froid et le chaud, l'insomnie et la saleté, la paresse et les lourds travaux, la solitude et la promiscuité.

D'une façon plus profonde, le courage c'est bien plus, c'est tout. C'est de se connaître et de s'affirmer, d'être quelque chose et quelqu'un en dépit de tous les obstacles et de toutes les menaces (...).

Que serait-ce qu'un citoyen qui ne serait qu'une pensée ? Qui ne serait pas un corps incarnant cette pensée et répondant d'elle, un corps prêt à être blessé ou tué pour elle ? (...). L'État ne peut vivre et se renouveler que par l'insurrection, la révolution, la guerre intérieure.

Et l'Espèce a besoin de cette insécurité dans l'État (...).

La jeunesse voyant l'esprit de paix tuer l'esprit de révolution, a restauré l'esprit de guerre pour sauver cet esprit de révolution dont il est inhérent.

Mais c'est ici que nous, Français, qui n'avons point été mêlés à toute cette aventure (bien que nous l'ayons pressentie dans le syndicalisme révolutionnaire d'avant-guerre, et que nous ayons produit Proudhon, Blanqui et Sorel, apôtres de diverses manières de la révolution guerrière), nous devons ouvrir l'oeil et profiter de notre distance.

Nous devons admirer ce beau sursaut de la jeunesse d'ailleurs. Mais puisque nous sommes voués à la sagesse plutôt qu'à l'audace, profitons-en.

Puisque nous sommes amenés les derniers à une certaine action, tâchons d'en prendre les avantages sans en adopter les inconvénients (...).

Mais elle [la jeunesse européenne] s'est jetée dans l'excès contraire. Elle a restauré pêle-mêle la guerre avec la révolution. La jeunesse de l'Europe centrale et orientale, pour sauver la révolution, a admis la guerre.

Elle a réagi, elle s'est montrée réactionnaire, en plein (...).

La révolution fasciste, qui a peut-être compris la solution propre à l'esprit européen du problème social, n'a pas compris le problème de la guerre. Elle n'a pu faire la dissociation d'idées, nécessaire aujourd'hui pour le salut de l'Espèce, entre la guerre moderne et la guerre éternelles, entre la guerre et l'esprit de guerre (...).

Dans le bellicisme des fascistes, il y a un effort beaucoup plus qu'un abandon, un effort qui se crispe, qui s'exagère.

Dans le fascisme, la crispation est de trop et signale une erreur.

Le fascisme demande trop à l'homme ; en même temps qu'il lui redonne la vie, l'orgueil de sa jeunesse, il le prépare à une mort hideuse et stérile.

Notre effort, pour être plus mesuré, pourrait être plus heureux. En analysant notre but mieux que les autres, nous pourrions nous façonner à une tension plus saine et peut-être plus durable.

A cause de la déviation démoniaque qu'a subie la guerre moderne, nous nous contenterons de l'exercice transposé de la guerre : du sport.

La guerre peut bien supporter une transposition comme l'amour. Il y a loin du rapt primitif à l'amour sentimental. Il faut bien que l'Espèce se contente de cette transposition et de cette atténuation de l'instinct de reproduction.

Remplaçons les batailles par des matches de football, l'héroïsme de la terre par l'héroïsme du ciel.

Espérons que l'esprit du sport suffira à nous maintenir assez belliqueux pour demeurer révolutionnaires dans le cercle intérieur. »

On a ici un romantisme complet, un décalage total par rapport à la réalité des guerres impérialistes. Pierre Drieu La Rochelle l'a deviné alors, et il annonce la « puissance démoniaque » qui va s'exprimer lors de la prochaine guerre :

« La guerre éclate, dans cinq ans. La France et l'Allemagne se ruent l'une sur l'autre.

La France seule serait battue, encore plus sûrement qu'en 1914 (...). La prochaine fois, ce sera la lutte à couteaux tirés entre le fascisme et le communisme.

Les nécessités de la lutte obligeront les bourgeois d'Occident, mêlés à la lutte entre le gouvernement antidémocratique de la Russie et le gouvernement antidémocratique de Berlin, à jeter aux orties leur dépouille démocratique (...).

On verra des bourgeois jusque-là nationalistes s'apercevoir que le nationalisme n'était pas l'âme de leur vie autant qu'ils le croyaient.

On les verra justifier soudain l'esprit allemand et entrer dans des concessions telles que n'en ont jamais rêvé les braves gens de la gauche. Hitler a encore de beaux jours devant lui.

Toute cette énorme et confuse situation nouvelle semble donc se ramener à ce dilemme étrange ; les Français préféreront-ils devenir communistes pour ne pas devenir Allemands ? Ou devenir Allemands pour ne pas devenir communistes ? Et n'en sera-t-il pas de même en Italie et en Angleterre ? (...).

Le troisième caractère abominable de la prochaine guerre reste la puissance démoniaque et irrémédiablement hostile à l'humanité, des instruments. A lui seul, il suffirait à la rendre exécrationnable. »

Avec une telle analyse, Pierre Drieu La Rochelle aurait dû passer dans le camp pacifiste, donc le

camp communiste. Mais sa base petite-bourgeoise, ses fréquentations de la haute bourgeoisie, l'ont corrompu, et il en vient espérer un fascisme d'opérette :

« Le fascisme, c'est la crispation de l'homme européen autour de l'idée de vertu virile qu'il sent menacée par le cours inévitable des choses vers la paix définitive.

Il n'est pas sûr que le fascisme veuille vraiment la guerre et soit capable de guerre, surtout de la terrible guerre moderne.

Le fascisme se contenterait peut-être volontiers de sport et de parade, d'exercice et de danse. Qui sait s'il ne montrera pas épouvanté devant la conséquence dernière de son attitude ?

Il confond dans ses paroles le sport et la guerre, la restauration physique de l'homme – si nécessaire pour lutter contre les méfaits des grandes villes et pour maintenir l'homme dans ses facultés essentielles – avec la continuation des vieilles formes militaire.

Mais peut-être qu'au fond de lui-même, la distinction est déjà faite entre la transposition de l'esprit de guerre en sport et parade et la continuation de la forme militaire. »

Quiconque voit la base du fascisme sait bien que la guerre est un élément revendiqué, assumé. Le militarisme expansionniste est une composante essentielle et même pas masqué du fascisme.

Pierre Drieu La Rochelle ne peut pas le savoir. Mais son romantisme est borné, sa vision opportuniste, donc son positionnement nécessairement bancal, faible, capitulard.

De fait, *il a capitulé devant son propre romantisme*. D'autres, en raison d'un romantisme très similaire, passeront dans le pacifisme passif pro-occupation, ou bien dans la Résistance mais avec une perspective spiritualiste de régénération, comme la fameuse Ecole d'Uriage.

L'idée d'Europe contre le nationalisme

Dans l'immédiate après-guerre, avant de devenir un théoricien d'un prétendu *Socialisme fasciste*, Pierre Drieu La Rochelle se fait le grand partisan de la formation d'un bloc continental européen. Dans le recueil *Interrogation*, il écrivait déjà un poème intitulé *Plainte des soldats européens*.

L'approche était nietzschéenne, comme l'ensemble de son œuvre :

« Tel est le secret. Telle est la nécessité de la guerre. L'élite n'est point faite pour le peuple, mais l'élite et le peuple pour accomplir le commandement de la Vie qui se complaît dans le chaos.

Le secret est de se réjouir de l'imperfection du monde.

Ils demandent à quoi sert la guerre mais ils veulent dire à quoi sert la vie.

Il faut choisir entre le néant ou le chaos. »

Cependant, c'était aussi la tentative d'une plainte générale des combattants, avec la

déception fondamentale du soldat qui s'aperçoit qu'il n'est qu'un jouet de forces l'utilisant et que la vie continue sans lui :

« Par le travers de l'Europe, nous sommes des millions et seuls.

Multitude solitaire, qui divulguera notre peine inconnue ?

Ennemis de cette tranchée-ci ou de la tranchée d'en face

Tous ensemble isolés au milieu monde

Au milieu de l'implacable sollicitude du monde (...).

Nous avons compris l'aventure plus tard quand derrière nos tranchées abominables du premier hiver,

On rouvrit les cinémas. »

Comme il lui fallait trouver un sens aux sacrifices pourtant vains de la première guerre mondiale, Pierre Drieu La Rochelle développe le thème d'un nationalisme européen qui naît de la guerre, afin de faire face aux puissances s'étant développé parallèlement à la première guerre mondiale : les Etats-Unis et l'URSS.

Pierre Drieu La Rochelle a alors une fascination petite-bourgeoise pour le principe d'empire, qui permettrait on le devine la stabilité généralisée, en dépassant ce qui pose « souci ». Incapable de lire la contradiction interne propre au mode de production capitaliste, Pierre Drieu La Rochelle voit en la concurrence extérieure la source des problèmes fondamentaux.

Parmi les nombreux ouvrages qu'il va écrire au sujet du bloc européen, il y a en 1928 *Genève ou Moscou*, qu'il présente ainsi :

« Il faut saisir la réalité du monde sous les mots. Aux Etats-Unis d'Amérique ceux qu'on nomme capitalistes, dans l'U.R.S.S. de Russie ceux qu'on nomme communistes font la même chose.

Tous ces rudes mécaniciens de la grande machinerie moderne avancent en plein mystère et créent les ressources d'une société planétaire aux mœurs imprévues.

L'opposition communisme contre capitalisme n'existe plus qu'en Europe. Chez nous, contre un capitalisme arriéré et hésitant se dresse encore une ombre de critique furieuse et de désespoir qui garde au mot communisme son sens ancien, unilatéral, démodé déjà en Russie, inconnu en Amérique.

Le capitalisme européen doit se décider, accomplir une synthèse semblable à celles qui se font en Amérique et en Russie. Il doit accomplir de lui-même les désirs qui s'agitent sous un mot ennemi, mais qui au fond sont les siens.

Pour assurer, lui aussi, l'unification politique et économique de son continent, le capitalisme européen doit avant tout détruire le patriotisme local qui s'oppose au

patriotisme européen.

Genève est le symbole de la fin des patries, désormais la condition inéluctable de l'ordre européen. Si le capitalisme européen ne s'unifie pas sous le signe de Genève, il ne pourra pas lutter contre l'impérialisme américain qui monte.

Les importations américaines – qui sont faites pour reporter sur l'Europe la crise qui devrait éclater en Amérique et que l'Amérique pourrait résoudre en se repliant sur elle-même grâce au communisme latent qui est dans son système – jeteront l'Europe dans de terribles difficultés économiques qu'entravée par ses frontières et ses douanes elle ne pourra surmonter. Les guerres intestines renaîtront qui engendreront les révolutions inexpiables.

Si la capitale politique et économique des États-Unis d'Europe, si Genève ne se fait pas, Moscou se fera. »

En 1931, Pierre Drieu La Rochelle publiait *L'Europe contre les patries*, que lui-même présente de la manière suivante :

« Ce qu'on appelle dans le monde entier, aujourd'hui, le nationalisme, c'est le résidu d'un état d'âme, qui a eu son heure de pleine vérité et de pleine fécondité.

Mais ce résidu tourne et s'aigrit. Quand les hommes deviennent conscients d'un état d'âme, c'est qu'il commence à se fatiguer et à ne plus correspondre aux faits. Alors on fait intervenir la volonté. Et bientôt on rentre dans l'exagération.

Ce qui était spontané et inconscient – faire partie d'une nation – devient une attitude – être nationaliste – bourrée d'intentions et de significations qui extravaguent fort loin du naïf point de départ.

Il est à peine besoin de montrer qu'il y a péril mortel pour les humains à mettre toute leur vie, toute leur activité à la merci des formations anachroniques que cause un tel résidu. Mais il faut faire toucher du doigt dans chacun des problèmes de l'Europe d'aujourd'hui comment les Européens, plus que tous les autres humains, s'embrouillent à chaque pas dans ce malentendu qui est tout près de leur être fatal.

Le point capital de cet essai, c'est de montrer qu'alors que le nationalisme, à bout de course chez les vieilles nations de l'Occident et du Centre (Angleterre, France, Italie, Allemagne), pourrait mourir de sa belle mort, il renaît d'autant plus dangereux que plus sénile au contact des jeunes nationalismes de l'Est qui pourtant ne sont eux-mêmes que des imitations artificielles, parce que tardives, de ce phénomène né à l'Ouest.

La solution, c'est que l'Europe se hâte de régler les derniers problèmes nationaux à l'Est pour pouvoir ensuite anéantir – s'il n'est pas trop tard – le nationalisme qui la subvertit et la divise et en venir à cette union, sans laquelle elle ne pourra pas lutter contre les fédérations continentales qui la menacent (Russie, Amérique). »

Cette quête d'une sorte de troisième voie impériale va être le prétexte à une critique généralisée, totalement romantique, de la mécanisation du monde, dans l'oeuvre majeure de cette période qu'est *Le jeune européen*, publié en 1927.

Contre l'unanimité aseptisée

L'essai *Le jeune européen* est une tentative de formulation romantique d'un dépassement de sa situation personnelle historique pour aboutir, à travers l'ultra-subjectivisme, à la production d'un idéalisme « pur ».

Comment Pierre Drieu La Rochelle se présente-t-il ? Il dit de lui :

« Toute une époque est une aventure. Je suis un aventurier. Bonne époque pour moi que mon époque, notre chère époque. Je connaissais déjà les courses d'auto, la cocaïne, l'alpinisme.

Je trouvais dans cette Champagne désolée, abstraite, le sport d'abîme que je flairais depuis longtemps.

Patrouilles, guerre de mines, camaraderie bestiale et farouche, gloire sordide. »

Ce fut la base d'une expérience présentée sous un angle mystique :

« Pendant trois mois d'abjection physique, dans la dysenterie, parmi ces armées de paysans, d'employés et d'ouvriers, encadrées d'intellectuels délirants, jetées les unes contre les autres, par de vieux chefs de gare désorientés, dans des massacres obscurs, je connus un transport inouï.

Je fus l'ermite des charniers. »

Par conséquent, il y a une forme de transcendance, qu'il s'agit de revivre afin de pouvoir ne serait-ce que vivre :

« Il faut avoir tué de sa main pour comprendre la vie. La seule vie dont les hommes sont capables, je vous le redis, c'est l'effusion du sang : meurtres et coïts. Tout le reste n'est que fin de course, décadence. »

Or, le développement du capitalisme, en tant que développement des forces productives, d'une vie facile se développant malgré et même contre l'expérience de la première guerre mondiale, pose une approche radicalement différente, que Pierre Drieu La Rochelle vit extrêmement mal :

« Tandis que les Américains canonnaient la Nature, les Européens, les uns sur les autres, encore trompés par de vieilles coutumes, se canonnaient entre eux.

Mais vienne la paix et il ne s'agirait plus que de boîtes de conserve et d'autos à bon marché. »

On voit le grand problème : Pierre Drieu La Rochelle reconnaît l'aliénation amené par le développement du capitalisme, mais il lui oppose non pas l'avenir, mais le passé.

Il est à la fois scandalisé que sa propre expérience soit aussi rapidement placée à l'arrière-plan de l'histoire, et choquée de la rapidité du développement en cours.

Le thème de la nature est vu, mais incompris, cantonné principalement à la question du corps, celui de l'homme, et pourtant on devine tout à fait comment, à travers la critique romantique petite-

bourgeoise de Pierre Drieu La Rochelle, il y a la dénonciation romantique d'un monde rempli de futilités, voire une véritable critique de l'aliénation, comme dans le long passage suivant :

« L'éclairage : sauf dans quelques intérieurs étroits, l'homme pas encore su maîtriser la force nouvelle de l'électricité, dont il se blesse par mille éclats, par infatuation.

Il ne sait pas la capter, la calmer, la rendre chaude et douce ou alors il l'amortit, il la met sous le boisseau, et ce sont des pénombres funèbres (...).

Ces idiots aveugles, incapables de se tenir à la hauteur de leurs propres inventions, n'ont pas encore remarqué que l'électricité tuait les nuances et que seules des couleurs crues, profondément massées, pouvaient faire front contre ces charges de clarté blanche.

De même, le vêtement n'est pas traité à l'échelle neuve : des détails vétéreux embrouillent la tache des costumes, entravent l'arabesque des corps.

Il faudrait faire alterner des partis-pris : tantôt, sur un fond uni, faire ressortir le corps humain à force de lumière, comme le font photographes et cinégraphes, et tirer de cette seule matière tout son trésor de suggestion linéaire quand c'est une ombre plate sur un fond clair, ou de plasticité quand son volume est pétri par l'ombre : tantôt fondre ce corps dans le décor, ne l'utiliser plus que comme un élément entre autres, comme un véhicule pour charrier des couleurs, un mobile pour déplacer des lignes dans un tableau qui capte tout le tourbillon de la nature, comme font les Ballets Russes. »

« Que de femmes, cette époque est femme, abîme de jouissance, anxieuse et énervée. »

D'où une révolte romantique contre la banalité de la vie quotidienne, contre le sordide d'une vie quotidienne vide de sens.

« Apparemment, on peut se retourner encore dans le monde par un débrouillage individuel ; l'un est très fier d'avoir inventé un nouveau système de boutons de manchettes ; l'autre d'avoir réuni la fabrication des fromages et l'industrie touristique dans le Lot-et-Garonne.

Mais ils ne prennent pas garde que leur initiative émerge à peine un instant du courant de plus en plus monotone de la production moderne, et qu'en réalité, depuis le président de la banque jusqu'au dernier comptable, ils sont tous employés, salariés, dans les mêmes bureaux, mobilisés de force au service d'un vaste communisme obscur, confortable, ennuyeux, laid.

Il n'y a pas de bonté, mais un grand adoucissement des mœurs. Les riches ne voient pas les pauvres, ne conçoivent pas les pauvres. Mais peu à peu, riches et pauvres abandonnent leur état particulier pour se rencontrer et se fondre dans un état intermédiaire.

Il manque les ouvriers à ce tableau. Ils sont dans leurs faubourgs, au cinéma, et se gorgent de films qui, pour quelques sous, les introduisent dans les salons des riches.

Il suffit de voir les hommes devant les bêtes pour constater leur unanimité. Voici justement sur la scène des otaries.

J'entends les hommes le lendemain : Dis-donc, Félix, on ne s'est pas embêté, hier soir, hein ! Nous en avons eu pour notre argent.

Et qu'est-ce qu'on s'était mis à dîner. Il faut raconter cela à Léon. Garçon ! trois Chambéry-fraise. On a été avec Madame Félix et la gosse au Casino. Dis-donc, c'est bien le moins, hein ! Il y a assez longtemps qu'on turbine.

Un peuple, mon vieux, bondé. Des gens chic. Y avait des tas de gonzesses à poil. Pas mal. Mais quand l'Américain a amené les otaries.... Ah ! les vaches ! C'est le moment qu'on a commencé à jouir. On se sentait vivre. Non Sont-elles moches !

Tu dirais des gonzesses qui ont le derrière pris dans un édredon et qui courent après l'autobus. Ah ! C'est pas permis d'être bâti comme ça. C'est tout désossé, ça tortille sa viande comme une amoureuse. Ça se pousse, ça tangué, ça mugit comme un veau, ça essaye de se mettre en colère. »

Félix, Léon et Ernest boivent d'autres Chambéry-fraise.

« Nous sommes les hommes, c'est nous les rois. Le soir, on nous voit assis, avec nos lardons, au music-hall. Tout est en ordre sur la terre. Nos femmes sont en peaux de bêtes et couronnées d'oiseaux morts.

Nous avons roulé l'éléphant, soufflé au lion ses chasses. Le cheval n'est qu'un abruti et le chien fut pris par ses bons sentiments. Nous avons vaincu toutes les bestioles. C'est la gloire. Nos petits drapeaux ornent les Pôles.

Nous avons traîné les otaries dans les cirques comme des reines liées par les genoux. Tu en fais, un œil. Hourra! Que la grosse caisse crève ! Tant pis, si les cymbales attrapent des ampoules ! Hourra pour la coterie ! Sifflons avec la puissance de la vapeur : on va écraser les étoiles. C'est une fameuse rigolade. »

Otaries, sirènes, glissez dans l'eau et la nageuse sera sans grâce. »

Cette révolte contre l'unanimité aseptisée est romantique dans ses exigences, mais elle est malheureusement incapable de lire les contradictions existantes, et donc le potentiel pour un avenir justement radieux. Il ne reste plus que le passé à idéaliser, où se réfugier, tel un au-delà servant de refuge existentiel.

La petite-bourgeoisie contre la machine

Comment Pierre Drieu La Rochelle, avec son romantisme, caractérise-t-il la société? Dans *Le jeune européen*, Pierre Drieu La Rochelle exprime en fait une panique petite-bourgeoise devant le monde moderne, qui se résume pour lui en deux aspects : le machinisme d'un côté, l'égalitarisme de l'autre.

C'est ce point de vue petit-bourgeois qui lui fait s'associer de manière idéaliste le capitalisme et le communisme, considérés comme les rouleaux compresseurs de la production centralisée.

Cela se fait aux dépens de la personne, mais en romantique ayant basculé dans la réaction, Pierre Drieu La Rochelle assimile la personne à l'individu. Capitalisme et communisme apparaissent alors

comme de gigantesques processus d'anonymisation.

Le communisme, permettant l'épanouissement des personnes par le dépassement de l'individu dans le collectivisme, dans la richesse matérielle et l'unification culturelle, lui est invisible ou, lorsque cela est perçu, foncièrement nocif.

Voici comment il exprime cette panique obsessionnelle petite-bourgeoise :

« Nous entrons dans une époque où la vie n'est qu'un rêve collectif. Les hommes mènent des destinées parallèles ; chacun ne pense qu'à son individu mais il ne trouve plus pour nourrir cet individu qu'une panade commune, un brouet spartiate, de plus en plus délayé.

Regardez dans un cinéma cette foule qui baigne dans une ombre égale. Ce poisson vient battre, comme dans un aquarium, contre la paroi lumineuse de l'écran, la seule issue pour tous ces égoïsmes, noyés, asphyxiés.

L'individu exaspéré, exténué va mourir, et de lui va naître un communisme étrange, fascinante, inévitable.

Cela me fait peur. Quelle tournante évolution suit l'humanité ? Pour le moment voilà où nous en sommes, à cet alignement monotone de signes, sans plus de valeur personnelle, de plus en plus désincarnés.

Et la scène va-t-elle produire quelque chose de plus substantiel que ces chiffres serrés les uns contre les autres, qui ne gardent que par habitude leurs vieux masques divins, ces chiffres qui font semblant d'être encore des visages ? »

La critique romantique idéaliste, en quête d'une source extérieure par incapacité à lire la contradiction interne, voit ici un dénominateur commun au capitalisme et au communisme : la machine.

Pourquoi ? Parce que la machine s'oppose au corps. On a ici une dénonciation romantique en lieu et en place de la critique scientifique, matérialiste dialectique, de la contradiction entre travail manuel et travail intellectuel, entre villes et campagnes.

Ne profitant pas de cette base intellectuelle, perdu dans son nietzschéisme, Pierre Drieu La Rochelle aboutit à une critique idéaliste qui, incapable de voir ce qu'est une production, pleurniche sur la création, sur l'artisanat, avec un imaginaire résolument petit-bourgeois :

« L'homme n'a de génie qu'à vingt ans et s'il a faim. Mais l'abondance de l'épicerie tue les passions. Bourrée de conserves, il se fait dans la bouche de l'homme une mauvaise chimie qui corrompt les vocables.

Plus de religions, plus d'arts, plus de langages. Ses désirs assommés, l'homme n'exprime plus rien.

Il est écrit dans l'évangile de Saint Jean : « Je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous. » Les doigts de l'homme sont divins : à la matière qui est vivante — un caillou est mouvant comme mon cœur — ils peuvent communiquer une seconde vie, de même

que, selon le dogme catholique, du pain qui est déjà chair et sang, le prêtre peut faire l'Eucharistie, qui est deux fois pain de vie.

Mais l'homme ne peut déléguer ce pouvoir absolu de ses doigts à un agent déjà issu de ses œuvres. A peine si le sculpteur peut se servir de l'ébauchoir, le peintre du pinceau, le musicien de l'archet. L'homme peut imprégner d'esprit un objet, faire jaillir d'un piano, d'un vase, d'un paysage, de longues sources de suggestions spirituelles, mais il faut qu'il soit là, qu'il les ébranle de ses mains.

L'outil n'est efficace que dans la main de l'homme, l'homme ne peut abandonner l'outil à lui-même. La filiation poussée au second degré ne porte plus ou, du moins, dégénère sans remède. L'homme peut engendrer, il ne peut transmettre le pouvoir de la génération, insérer dans l'ordre de la matière une initiative indépendante et neuve, intercaler entre lui et les choses une race intermédiaire.

Mais cela qui lui est interdit l'homme a voulu l'accomplir et l'imposer à la nature, le faire accepter de Dieu. Il l'a voulu pour la pire raison par lassitude. La race européenne, américaine, maîtresse de la planète, comme les grands peuples conquérants au bout de leur effort, a voulu se reposer du poids de son travail sur un monde inférieur de vaincus et d'esclaves.

Au lieu de les prendre dans les rangs d'autres races — ce qui lui était interdit par tout un monde de circonstances et de pensées -- elle a été les chercher hors du cercle animal, dans ce monde qu'à tort elle dit inanimé, dans le règne minéral, végétal. Avec les métaux, après avoir façonné l'outil unilatéral, inarticulé, inerte, elle conçoit la machine subtile, complexe, souple, capable de reprendre l'impulsion, de conserver le mouvement.

Beaucoup croyaient qu'ainsi l'homme servait son désir le plus haut, qu'après une victoire définitive sur la matière, il allait aiguiller l'esprit sur une voie libre, le lancer sur un rail d'infini.

Mais le mal se mêle au bien et rend les intentions fourchues : au moment même où il faisait un si grand effort, l'homme cherchait une pente où se laisser aller et se détendre. Il l'a trouvée et il s'y est tenu; et c'est pourquoi il est puni.

Car s'il ne peut conférer à des instruments le pouvoir d'engendrer la vie, par un revers inexorable, il peut les investir d'un pouvoir de mort.

La machine est née de la paresse de l'homme. Elle est née décrépite et ruineuse, elle ne peut engendrer que des cadavres. Pourtant, comme ils ont l'air jeune et vigoureux, ces beaux bras d'acier !

Mais ce ne sont que les pinces d'un vieux crabe maléfique.

Un enfant sort du ventre de sa mère ; si Dieu oublie de lui donner une âme, il coule comme de la gelée. Ainsi tout ce qui sort de la machine. »

Ce discours anti-machines est typique de la petite-bourgeoisie des années 1930, reflétant son refus du grand capitalisme, qu'elle sait être son fossoyeur. Et ce discours utilise des ressorts

philosophiques à prétention humaniste, alors qu'il s'agit en réalité d'un existentialisme nietzschéen.

Une fantasmagorie

Pierre Drieu La Rochelle procède donc dans *Le jeune européen* à une critique de la machine :

« Moment critique. Les machines font un énorme et implacable et irrésistible système de critique, de destruction, qui a germé dans notre sein et qui nous ronge. »

Il se focalise sur la notion de création, d'artisanat :

« Par exemple, telle machine happe un caillou. Ce caillou est prospère, il a reçu de l'influence des divinités atmosphériques, une forme palpitante. La machine le broie et il en sort un ciment informe, inanimé, si profondément, si lourdement paresseux, à quoi l'homme renonce à conférer une vie plus haute que celle que connaissait ce morceau de matière quand il était caillou.

Ce sera cette misérable maison moderne. Tandis qu'autrefois au temps de la jeunesse et du génie, la pierre accédait à un plus haut degré dans l'échelle de la création par la métamorphose ennoblissante que lui procurait la main de l'homme, tailleur de pierre. »

Cependant, la preuve qu'il est ici un romantique, c'est qu'il n'appuie pas sa critique sur une conception raciste ou nationaliste, mais en fait le besoin de l'humanité dans son essence même :

« Pour empêcher la destruction lente que je vois en tout sens, pour arrêter l'évolution pernicieuse, je veux interposer une destruction immédiate, totale, qui ramène l'histoire à ses débuts (...).

Ainsi serait sauvé et restitué l'humain. Ce qui est la souche, ce qui permet les fruits et les fleurs et les feuilles, l'animal et l'enfant. Il faudrait que les vertus renaissent. Il y a quelque chose sous le ciel que j'appelle toujours, c'est la fraîcheur du sang.

Sentir que la sève des feuilles coule directement dans les veines de l'homme: ne pas laisser les lèvres de l'homme se dessécher loin du sein de sa nourrice (...).

Il ne s'agit plus de maintenir le Français, ni même l'Européen, mais l'Humain.

Maintenir l'humain, faire en sorte qu'il y ait encore longtemps une expression humaine du monde, par des chants et des prières, des amours, toutes sortes de fabriques.

Car nous ne voulons pas encore nous perdre tout entiers en Dieu. Faits de la boue de cette planète, nous ne pouvons concevoir l'activité spirituelle que selon une morphologie inhérente à cette boue. »

Et Pierre Drieu La Rochelle est tout à fait conscient des limites de son romantisme, de l'incapacité totale à être en mesure de mettre en place ce qui reste une fantasmagorie :

« [Pierre Drieu La Rochelle fait ici parler quelqu'un critiquant son point de vue] Donc, on détruit l'économie : au diable les banques, les usines, les chemins de fer. Plus d'argent. Plus de presse. Enfin les hommes respirent, ils ne vont plus au bureau, ils quittent les villes... Car c'est bien cela, n'est-ce pas, que vous voulez? Votre effort ne

peut aboutir qu'à cela.

Votre passion pour ébranler le inonde présent devrait être si violente qu'elle ne pourrait moins faire que le briser. Ou bien alors c'est un effort modéré, qui veut en prendre et en laisser, mais qui alors s'amortira et se confondra avec les autres compromis. Le communisme en Russie, parce qu'il n'a point rétrogradé à la horde, rejoint l'américanisme, un idéal de production de fer-blanc.

MOI

Oui, ce rude dilemme : un réformisme rafistoleur, équivoque, souffreteux, ou un anarchisme incendiaire qui seul puisse relancer le feu des âmes. »

Telle est la base qui a amené à la conception du *Socialisme fasciste* : l'incapacité à avancer vers un bloc continental a renforcé la critique d'un monde moderne vu selon un prisme petit-bourgeois, mais avec une charge romantique très puissante, s'appuyant sur une dignité du réel totalement incomprise.

C'est pour cela que les événements de 1934 vont être l'occasion d'une lecture idéaliste et forcée, prétexte à l'affirmation d'une conception fasciste censée être pure.

« La Lutte des Jeunes »

Comment Pierre Drieu La Rochelle a-t-il été suffisamment galvanisé pour dépasser sa position du rejet romantique de la machine jusqu'à devenir le théoricien du « socialisme fasciste » ?

Voici un passage éminemment intéressant, tiré de l'article *Modes intellectuelles*, publié dans *Les Nouvelles littéraires* du 6 janvier 1934, soit exactement un mois avant les fameux événements du 6 février.

Pierre Drieu La Rochelle y formule une définition du fascisme sur le plan des idées qui sera la même pour laquelle, cinquante ans après, l'historien israélien Zeev Sternhell sera décrié par les universitaires français.

Il présente ce qu'a été pour lui l'influence de Georges Sorel et la tentative de fusion de la droite et de la gauche.

« Donc, vers 1910, quand j'entrai à l'Ecole des sciences politiques, le vent n'était pas au marxisme. Je lisais Sorel et les écrivains syndicalistes. Je lisais Jaurès, qui faisait du marxisme une transposition bien allégée, bien édulcorée, qui réagissait à ce mouvement germanique comme Renan avait déjà réagi à un autre.

Je lisais Bernstein et Kautsky, disciples fort émancipés, fort rebelles, fort traîtres. Je lisais les disciples, mais je ne lisais pas le maître. Je ne lisais pas Marx du tout.

Le problème social se présentait sommairement à moi comme une lutte entre une classe ouvrière batailleuse, autonome, méfiante à l'égard des parlementaires et des intellectuels, et une bourgeoisie qui devenait consciente jusqu'au cynisme.

La solution de ce problème, c'était une question de force qui devait être posée par la grève générale [tout le point de vue ici développé est celui de Georges Sorel].

D'autre part, j'entrouvrais l'Action française, et surtout en marge de l'Action française, Les Cahiers du Cercle Proudhon, où la théorie syndicaliste était reprise et insérée dans un système vivement composite.

Sans doute quand on se réfère à cette période, on s'aperçoit que quelques éléments de l'atmosphère fasciste étaient réunis en France vers 1913, avant qu'ils le fussent ailleurs.

Il y avait des jeunes gens, sortis des diverses classes de la société, qui étaient animés par l'amour de l'héroïsme et de la violence et qui rêvaient de combattre ce qu'ils appelaient le mal sur deux fronts : capitalisme et socialisme parlementaires, et de prendre leur bien des deux côtés.

Il y avait, je crois, à Lyon des gens qui s'intitulaient socialistes-royalistes ou quelque chose d'approchant. Déjà le mariage du socialisme et du nationalisme était projeté.

Oui, en France, aux alentours de l'Action française et de Péguy il y avait la nébuleuse d'une sorte de fascisme. C'était un fascisme jeune, qui ne craignait pas les difficultés et les contradictions et qui, sincère, se croyait capable de rester pur.

Entre le capitalisme et le socialisme, on se promettait de ne pas verser et de ne pas se soumettre à l'un plus qu'à l'autre.

Déjà, je rôdais partout et je ne m'arrêtais nulle part. Ce n'était pas vain que, dans mon Ecole j'apprenais en même temps le maniement des affaires et l'histoire. En conséquence mon propos intime, quand je partais dans mes pérégrinations, était seulement de me renseigner de toute part et de ramener des forces neuves dans les cadres existants où l'exemple de quantité d'hommes sérieux me prouvait qu'on pouvait faire œuvre utile (...).

Lisant Sorel, Maurras et Jaurès, pratiquement je travaillais sous l'oeil un peu inquiet de M. Leroy-Beaulieu, avec un groupe d'étudiants radicaux-socialistes parmi lesquels je rêvais d'une République autoritaire, syndicaliste et d'un nationalisme plutôt cynique qu'hypocrite.

Et puis la guerre est arrivée qui a balayé cela. Et puis la paix est revenue, introduisant dans la sarabande des mythes politiques un nouveau personnage : le communisme, dont les vrais ressorts demeurèrent longtemps inconnus.

Entre-temps, le fascisme français avait été tué. Tous ses jeunes tenants étaient morts, ou mutilés, ou disparus (...).

Critique du machinisme, confusion du capitalisme et du marxisme, critique du nationalisme intellectuel, nécessité de combiner l'individualisme et le socialisme dans une synthèse mobile – tout cela c'est mon bien depuis longtemps. »

Or, les événements de février 1934 ont donné naissance à une revue, intitulée *La Lutte des Jeunes*, qui va regrouper précisément la nouvelle génération de fascistes, après celle du *Cercle*

Proudhon brisé par la première guerre mondiale.

La revue a été fondée par Bertrand de Jouvenel, dont la mère était juive et qui était jusque-là membre du Parti radical, ayant publié cependant un ouvrage en 1928 intitulé *L'économie dirigée*. De fait, il appartient au courant dit des « planistes ».

Bertrand de Jouvenel, après l'étape de cette revue, deviendra le rédacteur en chef de *L'Émancipation nationale* du Parti Populaire français de Jacques Doriot. Rompant en 1938, il est lié aux collaborateurs ainsi qu'aux services de renseignement gaullistes, avant de partir en Suisse en 1943. Dans l'après-guerre, cette figure du fascisme français fera un procès en diffamation gagné à Zeev Sternhell, ce dernier l'ayant défini comme « pro-nazi » et devant payer un franc symbolique.

La Lutte des Jeunes regroupait différents intellectuels donc liés au planisme comme Henri De Man, des spiritualistes comme Emmanuel Mounier adepte du « personnalisme ».

La revue était donc un sas de regroupement et de théorisation, à l'existence ainsi éphémère (du 25 février 1934 au 14 juillet 1934), mais c'est précisément dans cette revue que Pierre Drieu La Rochelle va écrire plusieurs articles, dont certains formeront la base du document *Socialisme fasciste*.

D'ailleurs, ces articles paraîtront tout au long de l'existence de la revue :

- *Réflexions sur le 6 février dans le premier numéro*, du 25 février 1934 ;
- *Verra-t-on un parti national et socialiste*, dans le second numéro, du 4 mars 1934 ;
- *Contre la droite et la gauche*, dans le troisième numéro, du 11 mars 1934 ;
- *Dialogue avec un pauvre de droite*, dans le cinquième numéro, du 25 mars 1934 ;
- *Notre courage et vos idées claires*, dans le huitième numéro, du 15 avril 1934 ;
- *Congrégations ?*, dans le neuvième numéro, du 22 avril 1934 ;
- *Si j'étais La Rocque*, dans les numéros 12 et 13, du 20 mai 1934 ;
- *Sous Doumergue*, dans le quatorzième numéro, du 27 mai 1934 ;
- *L'homme (Gaston Bergery)*, du quinzième numéro, du 3 juin 1934 ;
- *La République des indécis*, dans le seizième numéro, du 10 juin 1934.

L'affirmation revendicative et pragmatique

Dans les articles de *La Lutte des Jeunes*, Pierre Drieu La Rochelle justifie sa démarche au nom du pragmatisme. Dans *Verra-t-on un parti national et socialiste*, il explique que le communisme ne peut pas gagner, en s'appuyant sur l'exemple autrichien, avec le coup d'Etat austro-fasciste du 12 février 1934.

« Un fait très important ce 12 février, souligné par le fait du même jour en Autriche. Le même jour en Europe était prouvé que le mouvement extrémiste de gauche est voué à l'écrasement isolé ou à la confusion démocratique.

Impuissance totale du socialisme en Europe – du socialisme des partis socialistes. En définitif anéantissement du communisme qui se résorbe dans le socialisme impuissant (...). Le monde de gauche est incapable de renverser le capitalisme, comme le monde de droite est incapable de renverser la démocratie – parce que les deux mondes se tiennent (...).

C'est évidemment parmi les clans où, selon une vision périmée, l'on supposerait, l'antifascisme le plus naturel, qu'on peut trouver les seuls esprits susceptibles de devenir fascistes : dans les milieux de jeunes radicaux et de jeunes socialistes ou communistes.

C'est que vivent là déjà la tradition jacobine voire césarienne et la tendance syndicaliste ou socialiste qui sont à la base de tout fascisme et qui mettent ces clans en communication inconsciente et spontanée avec le courant européen du fascisme. Le fascisme est toujours parti de la gauche.

Et si dans son développement tumultueux, il entraîne des éléments de droite, et semble même d'abord leur faire de concessions ou des emprunts, on s'aperçoit bientôt que ces éléments sont voués à perdre leurs caractères vitaux dans le mélange et qu'ils doivent y trouver leur perte (...).

Je dis la jeunesse européenne. Mais la jeunesse française ? Tout d'un coup, cette jeunesse est apparue place de la Concorde vers 11 heures du soir, le 6 février. A cette heure-là, la jeunesse dominait : les vieux, premiers blessés, se retiraient. Il y avait là des fils de bourgeois, d'employés, et d'ouvriers.

Les uns étaient de droite, les autres d'extrême-gauche, beaucoup étaient jeunes simplement. Cette jeunesse voulait se battre et se battait, elle ne savait ni comment, ni pour qui, ni pourquoi. Demain, elle le saura... »

Il va de soi qu'on est là dans une théorisation totalement abstraite, servant à former un mythe politique. Le 6 février était déjà un coup de force de forces d'extrême-droite, seulement Pierre Drieu La Rochelle, et avec lui la mouvance de *La Lutte des Jeunes*, entend expliquer l'échec de celui-ci par le manque de dimension « socialiste ».

La revue se positionne comme « dépassement » de l'extrême-droite ayant existé jusque-là.

Il y a ainsi une critique de Maurras dans la même article :

« Alors que le problème urgent était une construction économique et sociale, Maurras s'est absorbé et a absorbé avec lui une partie de la jeunesse française, dans l'étude savante, ingénieuse mais fort intempestive de certains problèmes de haute psychologie politique qui tournent autour d'une idée de monarchie tempérée et somme toute constitutionnelle. »

Quant au colonel de la Rocque, Pierre Drieu La Rochelle fait son assassinat dans l'article « Si j'étais La Rocque ». La Rocque devrait voir comme un précurseur, comme un Saint Jean Baptiste, comme quelqu'un devant profiter de sa « nature d'administrateur africain ».

Il en profite pour au passage donner ce conseil meurtrier :

« L'Action française a une fonction dans l'histoire qui est celle du souvenir. Si cela ne

fait pas de bien, cela ne fait pas beaucoup de mal. Maurras a replacé parmi nos lares [des divinités romaines familiales] le dieu de la vieille monarchie.

Il ne faut jamais se battre contre les dieux : on leur fout un bâtonnet d'encens entre les pieds et on leur tourne le dos. »

Il fusille dans le même style Gaston Bergery, figure radicale basculant dans la perspective fasciste, mais selon Pierre Drieu La Rochelle, incapable de rompre avec le marxisme. Il y exprime alors l'espoir que Jacques Doriot fera cette rupture.

Pierre Drieu La Rochelle sera également proche de *L'Homme nouveau*, une revue existant de 1934 et 1937 et exprimant le point de vue des « néo-socialistes », expression fasciste dans la SFIO.

Il en ressort que Pierre Drieu La Rochelle est entièrement dans la tradition de Georges Sorel. Il explique d'ailleurs, dans *Socialisme fasciste*, en 1934, que :

« Mussolini a bénéficié de tout l'effort produit par le renouveau syndicaliste de Sorel et Labriola au sein du socialisme d'une part, par le groupe des intellectuels nationalistes d'autre part. »

Il dit également :

« Ma confiance dans l'avenir du socialisme vient du spectacle que donnent aujourd'hui les pays fascistes. S'il n'y avait pas ce spectacle complexe mais plein de signes, je désespérerais, car je n'aurais sous les yeux, par ailleurs, que la triste agonie du socialisme officiel dans les vieilles démocraties (...).

Oui, il y a beaucoup de socialisme en fermentation dans le monde fasciste (...).

Je veux dire ce socialisme vif, volontaire, - souple, pragmatique – qui était celui de Owen en Angleterre, de Proudhon en France, de Lassalle en Allemagne, de Bakounine en Russie, de Labriola en Italie – et qui a été longtemps tenu sous le boisseau par les succès apparents d'un marxisme qui trahissait peut-être le sens aigu montré par Marx dans ses moments les plus géniaux mais qui, dans son épaisse tonalité générale, doit pourtant être imputé à Marx, car celui-ci l'a laissé dominer l'ensemble de son œuvre théorique.

C'est le socialisme non-marxiste qui se réveille à travers le fascisme – aussi bien à Berlin qu'à Rome. »

Pierre Drieu La Rochelle, pétri de pragmatisme, vivant comme un dandy parmi la haute bourgeoisie, exprime même un grand relativisme face à la situation de la haute bourgeoisie des pays fascistes, idéalisant la capacité de l'Etat à la contrôler :

« Certes, en Italie, et en Allemagne il y a encore des messieurs qui s'épanouissent dans de beaux châteaux ou de beaux palais et qui dévorent la plus-value.

Mais voilà bien le cadet de mes soucis. D'abord, mon socialisme n'est pas celui de l'envie.

Ensuite, ce qui m'intéresse ce n'est pas ce qui se passe dans les châteaux, mais dans les bureaux. Or, là M. Thyssen, ou tel monsieur de Milan, a devant lui quelqu'un qui est plus fort que lui.

Nous ne pouvons pas en dire autant en France ou en Angleterre pour nos gros messieurs (...).

Le capitalisme épuisé a besoin de l'État pour le soutenir : il se livre à l'État fasciste. La mécanisation du capitalisme aboutit à son étatisation.

On me dira : « Vous nous la baillez belle : l'étatisation du capitalisme, c'est le capitalisme d'État. Quel rapport avec le socialisme ? C'est bien le contraire. »

Voire. Le capitalisme d'État, c'est aussi la reprise de l'État sur le capitalisme. Or, là, il y va du tout.

Cette reprise de l'État, c'est un changement complet de l'orientation de l'économie. Du jour où le capitalisme dans les cadres de l'État, il ne travaille plus pour des buts individuels, il travaille pour des buts collectifs, et pour des buts limités. »

Ces lignes sont ridicules et Pierre Drieu La Rochelle ne pouvait pas le savoir. Il a accepté sciemment que la haute bourgeoisie se maintienne au sein d'un socialisme censé être avoir une justification par le rôle prétendument central de l'Etat... Un Etat qu'il est censé dénoncer à la base pour affirmer la nécessité d'une société centralisée, dont l'Etat serait le couronnement, l'armature.

« Parce que je suis un petit bourgeois »

Une fois le relativisme par rapport à la haute bourgeoisie assumée, Pierre Drieu La Rochelle arrive au point où il peut théoriser le fascisme, justement comme une non-idéologie. Quel est alors le programme de Pierre Drieu La Rochelle dans *Socialisme fasciste* ? Quelle est sa vision du monde en 1934 ? Et en quoi consistera alors la révolution qu'il appelle de ses vœux ?

Dans *Socialisme fasciste*, Pierre Drieu La Rochelle présente celle-ci de la manière suivante :

« Cette révolution pour ne pas être prolétarienne n'en est pas moins profonde. Rendue nécessaire par la ruine de l'économie capitaliste, du système parlementaire, de la civilisation démocratique, elle détruit le complexe des vieilles classes et en crée un nouveau.

Pour ne pas être marxiste, elle ne sonne pas moins le glas pour tous ceux qui ne sont antimarxistes que du point de vue de la conservation de la vieille technique et des vieux privilèges (...).

L'économie exigée par les temps nouveaux est une police de la production (...). Le capitalisme défaillant ne peut se survivre qu'en mourant à lui-même, en se métamorphosant dans quelque chose qui est peu ou prou son contraire. Il devient une institution d'État (...).

On voit dans les partis fascistes ou communistes se coudoier anciens aristocrates,

bourgeois, prolétaires qui avouent qu'ils n'ont en commun qu'un caractère abstrait : celui de membre du parti. Dans une époque d'extrême conscience historique et, d'autre part, d'immense déliquescence sociale, il est naturel d'aboutir ainsi à une institution volontaire (...).

Bien loin qu'il y ait une dictature de classe, il n'y a même pas dictature de parti ; il y a obéissance du parti. Cela à Moscou comme à Rome ou Berlin. »

C'est ici la vision petite-bourgeoise d'une fusion de toutes les « bonnes volontés » pour dépasser le régime. Pierre Drieu La Rochelle ne fait d'ailleurs même pas semblant de masquer cet aspect petit-bourgeois : il l'assume même.

Le nouveau parti qu'il compte fonder est une sorte de parti radical réactualisé dans une époque nouvelle :

« Le prolétariat, est-ce que je le connais ? Je ne connais pas les ouvriers, pas plus que les paysans.

Mais y a-t-il là quelque chose de spécifique à connaître ? Je ne le saurai jamais.

Est-ce qu'il y a des classes ? Je ne le crois pas.

Pourquoi est-ce que je le crois pas ? Parce que je suis un petit bourgeois. Je tiens à toutes les classes et à aucune. Je les déteste et les apprécie toutes.

Mais après tout, pourquoi est-ce que je n'aurais pas le droit de parler ? Pourquoi n'aurais-je pas raison ? Est-ce que dans ma moyenne je ne suis pas tout ? Je suis tout. Je parle : qu'on m'écoute.

Je ne veux pas qu'on abuse davantage de ce mot travailleur. Nous aussi nous sommes des travailleurs.

Les paysans et les bourgeois sont aussi des travailleurs – comme les ouvriers. Certes, si le travail de l'ouvrier paraît le travail par excellence, c'est qu'il est le plus affreux, le travail de la machine. Mais le travail de bureau ne l'est pas moins.

Je veux défendre l'ouvrier comme une partie de mon sang, comme une partie du peuple. Je veux le défendre contre la grande ville.

Je dis que la grande ville c'est le capitalisme.

Pourquoi ne suis-je pas communiste ? Mais pourquoi ne suis-je pas réactionnaire ?

Parce que je suis un petit bourgeois et que je ne crois qu'aux petits bourgeois. Cette espèce de petits bourgeois qui tient du petit noble, du bourgeois des professions libérales, du paysan, de l'artisan.

Mais qui n'aime ni le fonctionnaire, ni l'employé, ni l'ouvrier d'usine quand ils ont oublié leur origine concrète.

Rien n'a jamais été fait que par nous. Et le socialisme sera fait par nous ou ne sera pas fait. »

Un tel discours, ouvertement démagogique de la part de quelqu'un issu d'une bourgeoisie de faible nouveau et vivant au milieu des grands-bourgeois rentiers à Paris, obéit en fait au besoin romantique de Pierre Drieu La Rochelle d'unir ce qui est unit dans un grand élan.

Il fait ce choix, parce que c'est le seul qui lui possible, de manière pragmatique. Qui plus est, il n'est même pas optimiste, exprimant même ouvertement ses doutes et ses espoirs entièrement romantiques :

« Corporatistes, vous dites que vous représentez et que vous imposerez la Troisième Force ; que votre Ordre Nouveau s'instaurera à la fois contre ces deux manifestations secrètement jumelles de la contrainte – le monopole capitaliste et l'État marxiste, que la France demain renaîtra de la fédération spontanée des familles et des métiers, des corporations et des régions.

Je ne puis guère vous croire, mais je veux vous suivre.

Je ne puis guère croire que l'État ne doive intervenir dans le premier mouvement de cette spontanéité. Mais alors s'en ira-t-il jamais?

Il arrivera à vos corporations ce qui est arrivé aux soviets : la tutelle de Staline n'est pas près de finir. Ni pour les corporations italiennes la tutelle de Mussolini.

Mais les dictateurs passent et il faudra bien que les hommes se débrouillent de nouveau par eux-mêmes ; alors, vous aurez raison.

Et en tout cas, ce détour corporatiste c'est notre manière à nous, petites gens, entre toutes les classes, toutes les doctrines. »

C'est là un aspect très important, voire fondamental. Pierre Drieu La Rochelle se force, il exprime un besoin romantique qu'il ne sait pas synthétiser, alors il tente de le canaliser, mais il voit que c'est bancal, et il ne sera jamais dupe de cet aspect. Alors il se force, il pousse jusqu'au bout tout ce qu'il trouve.

L'antisémitisme est ici un exemple flagrant de cet idéalisme bancal ayant besoin d'un élan, aussi délirant soit-il.

La fonction de l'antisémitisme

L'antisémitisme de Pierre Drieu La Rochelle n'est au départ qu'un préjugé de petit-bourgeois et de bourgeois, pour se transformer de plus en plus en paranoïa exterminatrice. Le fait que cet antisémitisme soit une fonction de son romantisme se reflète dans les propos qu'il peut tenir dans son *Journal* tenu entre 1939 et 1945 :

« Les amis juifs que je gardais sont mis en prison ou sont en fuite. Je m'occupe d'eux et leur rends quelque service. Je ne vois aucune contradiction à cela. Ou plutôt – la contradiction des sentiments individuels et des idées générales est le principe même de

toute humanité. On est humain dans la mesure où l'on fait entorse à ses dogmes. »

Pierre Drieu La Rochelle est tellement enfoncé dans son nietzschéisme qu'il en arrive à vouloir dépasser même les valeurs qu'il a assumées. Cependant, il faut bien voir ici que la figure antisémite du « Juif » est une lecture romantique d'un être devenu une abstraction dont il faudrait se débarrasser.

L'anticapitalisme romantique a obligatoirement besoin du « Juif » comme fantôme à supprimer. Cela se comprend parfaitement lorsque dans ce Journal, Pierre Drieu La Rochelle tient le propos suivant :

« Les Juifs, c'est nous-mêmes rendus grimaçants par la vie des grandes villes. »

C'est là le fruit d'une incompréhension de la contradiction entre villes et campagnes. Le refus romantique de la grande ville n'arrivant pas à un dépassement vers l'avenir, vers le communisme, Pierre Drieu La Rochelle entend retourner en arrière. C'est pourquoi, dans ce même Journal, qu'il souhaitait voir publié, il écrit dans son « testament religieux et politique » en 1939 :

« Je meurs antisémite (respectueux des Juifs sionistes). »

Voilà pourquoi aussi, lorsqu'en pleine occupation il reprend contact avec Paul Eluard – son vrai nom est Eugène Grindel, son père étant juif – il reçoit une lettre pleine d'allusion voilée à son antisémitisme délirant faisant des personnes juives la source de tous les maux.

Voici en effet ce que Paul Eluard répond à la tentative d'approche de Pierre Drieu La Rochelle, dans une lettre du 14 septembre 1942 :

« Dans le temps, j'ai eu pour vous, Drieu, de l'estime et une réelle affection. Il y a deux ans j'ai même cru que, grâce aux circonstances, j'allais vous retrouver.

Vous vous étonnez, paraît-il, de mon attitude envers vous. Mettons-la, pour rester très général, sur le compte d'un certain avis qui rend responsable de n'importe quel « crime » (sic) des hommes, des femmes et des ENFANTS qui en sont innocents.

J'ai trop de cousins ! »

C'était trop tard, car Pierre Drieu La Rochelle, enfoncé dans son romantisme, ne pouvait plus reculer et sa personnalité, déjà foncièrement déformée par le capitalisme, par un mode de vie décadent, par un romantisme idéaliste, ne pouvait qu'avoir besoin de l'antisémitisme comme vecteur d'une « radicalité » pseudo-révolutionnaire, pseudo-critique du monde.

Tout romantisme, qui idéalisant le passé, prétend critiquer le monde sans matérialisme (dialectique), a en fin de compte la même approche que le national-socialisme, attribuant au capitalisme développé un pseudo caractère « juif ».

Tout comme le national-socialisme, Pierre Drieu La Rochelle conjugue de telles réflexions avec une paranoïa complète et un racialisme débridé.

Dans le Journal, on peut ainsi lire :

« Mais ce n'est pas un peuple, c'est une caste. Hier, une Juive vient me voir. Je ne vois pas tout de suite qu'elle est juive. Elle était assise de face dans mon bureau. Puis, un mot lui vient. Elle prétend que Franco n'est qu'un massacreur.

Je tressaille, je la regarde mieux. Je vois ce gros œil un peu dilaté, un peu exorbité, trop bleu, fixe (un peu comme celui de [Henry] Bernstein [un dramaturge], cette courbure moutonnaire, cette mâchoire un peu lourde et déformée, ces dents un peu africaines, ces cuisses mal attachées au bassin. Jolies, d'ailleurs. Elles me font froid. »

Ces propos, d'une logique exterminatrice évidente, sont à rapprocher d'un fait important : Pierre Drieu La Rochelle s'est marié à la sœur d'un ami, dont la famille était d'origine juive mais convertie au christianisme. Il justifiera son mariage avec Colette Jéramec par le fait qu'elle était riche.

De fait, la vie de Pierre Drieu La Rochelle consistera à se marier avec des femmes riches ou bien à en devenir l'amant, notamment à partir de 1935 de la très mondaine Christiane Renault, l'épouse du richissime industriel Louis Renault, l'une des plus grandes figures de la réaction en France alors. Cette relation servira de prétexte à un très mauvais roman se déroulant dans un Orient de pacotille, Beloukia.

Pierre Drieu La Rochelle en arrive même à une sorte de schizophrénie, oscillant entre pragmatisme parasitaire et antisémitisme comme fièvre « révolutionnaire », comme en témoigne ces lignes dans son Journal :

« - Quelles femmes aurais-je dû épouser raisonnablement ? Mania Heilbronn ? Elle était belle et riche et sérieuse. Mais elle avait l'esprit stupide des Juifs riches et frottés au gratin, figés entre leurs craintes, leurs rancunes et leur éternel gauchissement et leurs incapables velléités d'assimilation.

J'aurais eu mauvaise conscience. Que serais-je devenu, avec des enfants, quand j'aurais été repris par l'antisémitisme. En aucune situation, je n'aurais pu résister à l'appel de l'Allemagne. »

L'Allemagne, semblant victorieuse, était un appel inévitable pour Pierre Drieu La Rochelle, coupé du prolétariat, vivant comme un dandy, incapable de saisir le principe de transformation.

« Nous nous battons contre tout le monde »

L'antisémitisme était d'autant plus nécessaire à la démagogie de Pierre Drieu La Rochelle, à sa fantasmagorie, qu'il savait pertinemment que sa vision du monde ne tenait pas debout. Il était à la fois rattrapé par la petite-bourgeoisie – converger, oui, mais sans la fusion – et par son romantisme.

Dans *Socialisme fasciste*, il dénonce ainsi le pragmatisme machiavélique qu'il recommande pourtant :

« Quelle différence entre mussolinisme ou hitlérisme et stalinisme ? Aucune.

Des élections brusquées selon la méthode napoléonienne. Une camarilla éternelle. Le machiavélisme le plus vulgaire.

Et pourtant un renouvellement de la vie humaine : ces grandes fêtes, cette perpétuelle dans sacrée de tout un peuple devant l'autel d'une idée muette et ambiguë, devant une face divinisée.

Cependant que nous autres, pêcheurs à la ligne... »

Car pour lui, il faut passer par le mal pour « renaître ». C'est à la fois une sorte d'appel à une purification chrétienne et à un nietzschéisme faisant ressortir la beauté apollinienne des forces souterraines dionysiaques.

Il dit ainsi :

« La réaction pure et simple (...). C'est la grande réaction qu'a connue déjà la Rome impériale. Et pourtant je veux cela. La liberté est épuisée, l'homme doit se retremper dans son fond noir. Je dis cela, moi l'intellectuel, l'éternel libertaire. »

Cette vision du monde provoquera plus que de la surprise ou de la consternation auprès des gens proches de Pierre Drieu La Rochelle : on finira par considérer que le personnage est dans sa nature même ambivalent, toujours en train de chercher autre chose, se contredisant de manière assumée et régulière, etc.

C'est d'ailleurs l'excuse invoquée par ceux qui n'ont jamais cessé, depuis 1945, de vouloir le réhabiliter. Mais ce serait là ne pas voir que, refusant la production, la transformation, le prolétariat, Pierre Drieu La Rochelle acceptait le « mal » comme force de redressement.

Sa position est celle du romantisme fasciste :

« Le Parlement est une institution tuée par la Presse et la Radio comme les chemins de fer, où les parlementaires ne paient pas leur place, sont tués par l'auto et l'avion. Le dictateur est un journaliste comme Mussolini et mieux, un somnambule du haut-parleur et de la radio comme Hitler.

Démagogie du XXe siècle, le héros chuchotant vient vous séduire dans votre lit.

Mais le héros est aussi un policier. En effet, il exprime les décisions d'un comité d'économistes. L'économie aujourd'hui est une police de la production et donc indirectement de la répartition des biens.

Cette police ne peut s'exercer que par les moyens éternels de la police. Dans les périodes troubles, la police qui impose une nouvelle loi est formée pour une part des hors-la-loi d'hier ; elle montre la manière des hors-la-loi.

C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner de voir à Hitler ou à Staline, qui furent longtemps dans l'illégalité, des façons de gangsters.

Nous sommes la proie en Europe de quelques bandes de gangsters (...)

Conditions économiques, transformation des forces de production, mouvement des inventions. Mouvement de l'invention, mouvement de l'esprit. L'esprit engendre les maux et les remèdes (...).

Les gangsters apportent l'ordre économique, du moins à l'état embryonnaire dans le cadre trop étroit des patries.

Grâce à cet ordre élémentaire, l'homme pourra peut-être se libérer de la machine, de la grande ville et renaître – l'homme, bourgeois, paysan ou prolétaire. »

Cette vision de l'Homme nouveau au-delà des classes est romantique, mais ne tient pas car elle veut rétablir au lieu d'établir. Elle cherche dans le passé ce qui est dans l'avenir. C'est un romantisme qui a été incapable d'embrasser le matérialisme.

D'où finalement, dans *Socialisme fasciste*, cette tendance censée résoudre tous les problèmes idéologiques :

« Nous nous battons contre tout le monde. C'est cela, le fascisme. »

« L'avortement de cette pensée qui nous frôla »

Il est fascinant de voir que cette fuite en avant de Pierre Drieu La Rochelle avait été en partie devinée et annoncée dans un article de l'Humanité de janvier 1923, dans un article intitulé « Jeunes hommes d'aujourd'hui », que voici.

« Nos néo-réactionnaires, les réactionnaires de guerre sociale réfléchie, agressive, avouée, ont, pour flairer ceux qui dans les lettres sont ou seront leurs hommes, un instinct aussi vif et aussi sûr que le nôtre est fable et incertain.

Ils devinent même ceux qui, dans nos rangs ou autour de nos rangs, seront leurs alliées, sont déjà, honteusement ou inconsciemment leurs alliés ; ils les flattent, ils les distinguent, ils les auront.

Tandis que nous, nous sommes toujours prêts à nous emballer sur le premier fantaisiste venu qui, pour se distraire ou pour s'entraîner, aura une fois sifflé un bout d'Internationale sur son petit flûtiau. Nous lui demandons une fidélité qu'il n'a jamais promise, nous nous envolons derrière lui et, lorsqu'il nous a laissé choir, nous dépensons notre temps et notre courage à nous frotter une fois de plus les côtés.

Est-ce fâcheux, cette adresse des autres, cette légèreté chez nous ? Naturellement oui ; il est toujours désagréable, et préjudiciable, de se trouver plus sot que l'adversaire. Ce n'est pas malgré tout un grand malheur. Il est naturel que les autres, avertis par la sensibilité exercée d'une vieille culture, se trompent moins souvent que nous.

La vie naît et croît dans la confusion ; il est naturel que nous cherchions dans le désordre d'une générosité trop confiante et que nous égarions longuement avant de découvrir et d'assembler les éléments de notre ordre ; et, parce que la vie est en nous, nous sommes assez riches pour payer notre erreur.

Mais bien entendu, les forces où se renouvelle l'idéologie réactionnaire, c'est autant de gagné pour celle-ci.

Les milieux intellectuels bien-pensants choient M. Drieu La Rochelle. Ils l'ont

découvert dès ses poèmes, assurés et inquiet, de *Interrogation* (1918), où nous aurions pu, autant qu'eux, glaner. Ils l'ont mieux reconnu dans son essai *Etat-Civil* et ils attirent tout à fait à eux l'auteur acteur de *Mesure de la France* sorte de discours lyrique sur les problèmes du monde contemporain, réfléchis dans une jeune esprit né de la guerre.

Ils ont sans doute raison, bien que *Mesure de la France* paraisse, ou justement parce que ce dernier essai parut moins nourrir, moins ferme et d'une moins sévère volonté de précision que *Etat-Civil*.

Comme ces destinées sont curieux! Sortant de la guerre, M. Drieu La Rochelle, fils de grande bourgeoisie, a certainement interrogé l'horizon de notre côté autant que du côté adverse.

Il semble le dire lui-même, et certaines circonstances, comme son amitié pour Raymond Lefebvre, l'y portaient un peu plus que d'autres jeunes gens de même formation. Et puis, de notre côté, il n'a pas distingué de réponse ; et il s'est éloigné.

Destinées bien curieuses et bien instructives. En un sens il y eut, dans notre inaptitude à prendre ce qui s'offrit un instant, beaucoup de notre faute, il y eut certainement pour nous une perte, un sérieux manque à gagner.

Nous reparlerons un jour, l'affaire en vaut la peine, de nos énormes sottises de ce temps-là : les classes moyennes intellectuelles sortant des ruines de la civilisation bourgeoise, comprenant qu'il fallait que ça change, cherchant des routes claires, et nous, pour avoir voulu laisser le communisme révolutionnaire mêlé au socialisme de guerre, ne présentant que du gâchis encore, du mensonge politicien et bafouilleur (élections de 1919 !), et jetant ces jeunes hommes inquiets dans l'ordre sophistique de Maurras...

Ils étaient convalescents, ces garçons. Les saisir n'aurait pas été commode. Et puis il eût fallu leur demander - au sortir de quelle épreuve ! - un terrible effort de déclassement.

Combien l'auraient accompli ? Les événements ont été plus paresseux. Ceux qui dans cette catégorie sociale avaient des âmes de conquérant, ont grimpé, suivant les vieilles règles, aux échelons dorés ; les autres tombent hargneusement, sans le reconnaître, sans s'y résigner, dans le prolétariat.

Aurions-nous eu des hommes tels que M. Drieu La Rochelle ? Je ne sais.

Il y a en lui, certainement, une force, sans qu'on puisse dire encore si elle s'accroîtra ou si elle se dissoudra. Il cherche durement sa vérité vitale, il veut penser sans illusion; alors que tant d'écrivains de talent s'évadent dans un impressionnisme énervé, il écrit une langue souvent solide et nette. Mais je ne sais même s'il faudrait souhaiter qu'une telle force soit avec nous. Elle ne songe qu'à dominer.

On n'a pas besoin d'arriver, dans *Etat-Civil*, au chapitre intitulé "Petit-fils d'une Défaite" pour sentir combien pèsent sur l'écrivain l'abstraction, la grosse hantise de la race, et aussi, malgré ses révoltes, ce romantisme politique de la fin de l'âge classique et de l'époque révolutionnaire, encombrée par la Grèce et par Rome.

Génération des enfants bourgeois de la défaite, génération hantée par Napoléon, qui

anxieusement se regarde vivre et ne considère les autres hommes que rangés dans l'Etat.

Chacun de ces jeunes hommes s'interroge, fiévreusement retiré sur soi, et de la pensée des autres il se délivrent par quelques généralisations abstraites et sommaires : individualisme et code, nous sommes en pleine bourgeoisie, et ce goût du sport, nouveau en eux et si pressant, gardons nous de la considérer comme un snobisme : la vie est un match, et, fils de la défaite, il s'agit de vaincre.

Qui ? Des abstractions, des ombres. Formules même de la grande bourgeoisie, avec son égotisme, et les excuses qu'elle a besoin de se donner.

Pourtant c'est M. Drieu La Rochelle encore qui écrit des phrases comme celles-ci, larges et pleines :

"Parmi ceux qui peupleront ce siècle, il n'y aura bientôt plus que les petites gens qui oseront se demander : "Penses-tu réussir ?" sans craindre la honte ni le ridicule; La vie reprend trop d'ampleur pour qu'on ne se sente pas à l'étroit dans une gloire personnelle. L'orgueil du temps abolit quelques modes de la vanité."

C'est que bien des troubles encore fermentent et bouillonnent dans cette âme. S'il s'enivre douloureusement de modernité mécanique, c'est qu'il veut oublier sa chère civilisation spirituelle du passé et, quand il parle avec une si lourde incompréhension de la civilisation communiste, ce n'est pas encore sans regret : là aussi le rêve se cabre encore avant de mourir.

Et nous, devant cette force qui nous fuit et qui, disciplinée chez nous, eût été haute, nous éprouvons un regret semblable. Mais sans doute est-il trop tard.

Déjà, dans le mélange hâtif de *Mesure de la France*, les matériaux qu'emploie à construire des songes cette volonté impatiente sont inconsciemment empruntés aux pauvres chantiers de l'opinion et de la presse ; et l'aboutissement, l'avortement de cette pensée qui nous frôla, déjà nous la distinguons bien : c'est le fascisme. »

La rupture avec Louis Aragon

Si Pierre Drieu La Rochelle n'a par la suite pas du tout été compris du côté communiste, c'est en raison de l'infiltration d'éléments intellectuels grands-bourgeois cherchant à tout prix à nier la démarche rupturiste de celui-ci. Les deux grandes figures de cette opération furent Louis Aragon et Jean-Paul Sartre.

Initialement, Pierre Drieu La Rochelle fréquente en effet un milieu intellectuel bourgeois et son grand ami est Louis Aragon. Les soirées et la fréquentation des prostituées accompagnent une posture rebelle d'esprit grand bourgeois au-dessus des normes.

Une rupture se produisit cependant entre Pierre Drieu La Rochelle et tout le milieu qui relevait du surréalisme. Cela se produisit à l'occasion, le premier juillet 1925, d'une « Lettre ouverte à M. Paul Claudel », formant un « Tract surréaliste » et consistant en une réponse à des propos tenus par celui-ci lors d'une interview.

La voici :

« Lettre ouverte à M. Paul Claudel

Ambassadeur de FRANCE au JAPON

« Quant aux mouvements actuels, pas un seul ne peut conduire à une véritable rénovation ou création. Ni le dadaïsme, ni le surréalisme qui ont un seul sens : pédérastique.

Plus d'un s'étonne non que je sois bon catholique, mais écrivain, diplomate, ambassadeur de France et poète. Mais moi, je ne trouve en tout cela rien d'étrange. Pendant la guerre, je suis allé en Amérique du Sud pour acheter du blé, de la viande en conserve, du lard pour les armées, et j'ai fait gagner à mon pays deux cents millions. »

« Il Secolo », interview de Paul Claudel reproduite par « Comœdia », le 17 juin 1925.

Monsieur,

Notre activité n'a de pédérastique que la confusion qu'elle introduit dans l'esprit de ceux qui n'y participent pas.

Peu nous importe la création. Nous souhaitons de toutes nos forces que les révolutions, les guerres et les insurrections coloniales viennent anéantir cette civilisation occidentale dont vous défendez jusqu'en Orient la vermine et nous appelons cette destruction comme l'état de choses le moins inacceptable pour l'esprit.

Il ne saurait y avoir pour nous ni équilibre ni grand art. Voici déjà long-temps que l'idée de Beauté s'est rassise. Il ne reste debout qu'une idée morale, à savoir par exemple qu'on ne peut être à la fois ambassadeur de France et poète.

Nous saisissons cette occasion pour nous désolidariser publiquement de tout ce qui est français, en paroles et en actions. Nous déclarons trouver la trahison et tout ce qui, d'une façon ou d'une autre, peut nuire à la sûreté de l'État beaucoup plus conciliable avec la poésie que la vente de « grosses quantités de lard » pour le compte d'une nation de porcs et de chiens.

C'est une singulière méconnaissance des facultés propres et des possibilités de l'esprit qui fait périodiquement rechercher leur salut à des goujats de votre espèce dans une tradition catholique ou gréco-romaine. Le salut pour nous n'est nulle part. Nous tenons Rimbaud pour un homme qui a désespéré de son salut et dont l'œuvre et la vie sont de purs témoignages de perte.

Catholicisme, classicisme gréco-romain, nous vous abandonnons à vos bondieuseries infâmes. Qu'elles vous profitent de toutes manières ; engraissez encore, crevez sous l'admiration et le respect de vos concitoyens. Écrivez, priez et bavez ; nous réclamons le déshonneur de vous avoir traité une fois pour toutes de cuistre et de canaille.

Paris, le 1er juillet 1925.

Maxime Alexandre, Louis Aragon, Antonin Artaud, J.-A. Boiffard, Joë Bousquet, André Breton, Jean Carrive, René Crevel, Robert Desnos, Paul Eluard, Max Ernst, T. Fraenkel, Francis Gérard, Éric de Haulleville, Michel Leiris, Georges Limbour, Mathias Lübeck, Georges Malkine, André Masson, Max Morise, Marcel Noll, Benjamin Péret, Georges Ribemont-Dessaignes, Philippe Soupault, Dédé Sunbeam, Roland Tual, Jacques Viot, Roger Vitrac. »

Ce fut le prétexte pour Pierre Drieu La Rochelle d'une rupture avec surréalistes, au moyen d'une sorte de lettre ouverte en août 1925 : *La véritable erreur des surréalistes*, publié dans la *Nouvelle Revue Française*. On y lit entre autres :

« Vous êtes tout bonnement en train de prendre position. L'hiver dernier, vous aviez déjà pris position littéraire : le surréalisme, une position solide, détaillée, abondamment pourvu de doctrines, d'exemples, de précédents, d'autorité, de disciples, de camelots (...).

Maintenant, vous doublez votre art poétique d'une ligne d'appui politique selon un procédé périodiquement utilisé par les littérateurs en France.

Vous vous installez en face des néo-classiques, dans le même secteur étroit, encombré de vieux cadavres et de galimatias de l'autre siècle (...).

Comme de vieux républicains vous criez quelque chose d'exotique : « Vive Lénine ». Mais prudents vous prenez une position moyenne à garder, entre Blum et Cachin. »

Pierre Drieu La Rochelle considère que les surréalistes s'institutionnalisent ; il attaque nommément Louis Aragon, tout en se définissant lui-même comme « républicain national, impressionné d'action française ».

Ce qu'il reproche au fond, c'est la perte d'une charge qu'on doit qualifier de futuriste. Pierre Drieu La Rochelle entend maintenir cette charge. Il sait très bien que les positions des surréalistes ne sont qu'un simulacre d'engagement révolutionnaire.

Lui-même, de par sa base philosophique nietzschéenne, peut alors librement se tourner vers la droite contestataire, d'où sa référence à l'Action française. Cette dernière, dans un article de son organe de presse du 5 août 1925 l'enjoignit alors à rejoindre le camp monarchiste.

Cependant, Pierre Drieu La Rochelle esquiva tout engagement à ce niveau : il n'en était là que sur le mode de la posture.

Par la suite, en septembre, parut dans la *Nouvelle Revue Française* la réponse de Louis Aragon, où on lit entre autres :

« Comme tu as peur d'être dupe: ça pourrait ne pas être parisien le mot République que tu me reproches, parce que je ne t'ai jamais caché, tant pis pour le ridicule, que j'étais prêt à mourir pour ce mot-là (...).

Je ne veux pas te répondre que je n'ai pas crié : Vive Lénine! Je le braillerai demain, puisqu'on m'interdit ce cri, qui après tout salue le génie et le sacrifice d'une vie; tes coquetteries à Maurras me semblent plus intéressées.

Vive Lénine, Drieu, quand je te vois ainsi te complaire à ce vague intellectuel, à cet esprit de compromission où pas une idée ne tient, pas un critérium moral (...).

Regarde, encore une fois mon ami, avec quelles gens tu te ligues, dans le sens de quelles gens tu abondes (...). Eh bien, va, mon garçon, puisque tu leur as fait risette, voilà leur appeau, et à demi-voix ils te laissent entendre ce qu'ils diront de toi si tu résistes. Tu sais de reste que je tiens les gens d'Action Française pour des crapules (...).

Il me faut aujourd'hui ce ton pour te parler ce langage. Mais es-tu bien celui qui était mon ami? Celui-ci était un homme triste, qui n'avait pas d'espoir, qui rongait sa vie comme un frein, un homme irrésolu (...).

Si un instant j'essaye de m'élever à cette notion, Dieu, je me révolte qu'elle puisse en aucun cas servir d'argument à un homme. Tu n'es qu'un homme comme les autres, et pitoyable, et peu fait pour montrer leur chemin aux hommes, un homme perdu, et que je perds. Tu t'en vas, tu t'effaces. Il n'y a plus personne au lointain, et, tu l'as bien voulu, ombre, va-t'en, adieu. »

Quant on sait que Louis Aragon et Pierre Drieu La Rochelle était inséparable, qu'une année auparavant, Louis Aragon dédiait *Libertinage* à Pierre Drieu La Rochelle, que ce dernier dédiait quelques mois auparavant *L'homme couvert de femmes* à Louis Aragon, on voit la profondeur humaine de l'affrontement.

Gilles

La guerre larvée entre Louis Aragon et Pierre Drieu La Rochelle ne cessa plus. Dans le premier numéro de la revue *Commune*, en juillet 1933, Louis Aragon publia des poèmes, mais également un long article intitulé *Sur deux livres de marbre rose*, dont une large partie vise Pierre Drieu La Rochelle et son livre *Drôle de voyage*.

Pierre Drieu La Rochelle est défini comme un dandy ne fréquentant que les riches, en s'appuyant justement sur ce que celui-ci raconte dans son œuvre ; la sentence finale est la suivante :

« Il propose à la jeunesse bourgeoise préfasciste la pensée nietzschéenne comme machine de guerre contre le marxisme. Il pose sa candidature à un rôle de leader dans le mouvement culturel d'un fascisme français. »

La réponse de Pierre Drieu La Rochelle viendra tardivement, en 1939, à travers le roman *Gilles*. Le très long roman, très largement autobiographique, décrit les aventures décadentes, nihilistes, opportunistes d'une figure tourmentée finalement plus vide qu'autre chose, malgré des tentatives expressionnistes à prétention existentialistes, comme ici :

« C'était l'hiver. Il y était allé en voiture. Qui ne connaît pas la campagne l'hiver ne connaît pas la campagne, et ne connaît pas la vie. Traversant les vastes étendues dépouillées, les villages tapis, l'homme des villes est brusquement mis en face de l'austère réalité contre laquelle les villes sont construites et fermées.

Le dur revers des saisons lui est révélé, le moment sombre et pénible des métamorphoses, la condition funèbre des renaissances. Alors, il voit que la vie se nourrit

de la mort, que la jeunesse sort de la méditation la plus froide et la plus désespérée et que la beauté est le produit de la claustration et de la patience. »

Il présente également sous différents masques des personnages réels : Emmanuel Berl est ici *Preuss*, André Breton *Caël*, Gaston Bergery *Clérences*, et Louis Aragon *Cyrille Galant*. Il va de soi que le portrait, très long et décrivant les fréquentations faites, est totalement à charge, se concluant par un petit meurtre littéraire :

« Il pensait sur toutes choses ce que pensait le vieux. Ces petits intellectuels débiles, remplis de la jactance la plus imperceptible, étaient bien les derniers échappés des villages aux fenêtres fermées qu'il traversait quand il allait le voir et dont le vieux lui avait appris à embrasser toute l'horreur.

Ces petits intellectuels étaient les dernières gouttes de sperme arrachées à ces vieillards avares qui refermaient, sur leurs agonies rentières, les rares portes encore battantes. »

L'oeuvre se conclut sur les événements de février 1934 et un choix fictif d'aller en Espagne rejoindre les franquistes, après que Pierre Drieu La Rochelle ait relaté la vie de dandy qu'il a mené, au sein d'un roman particulièrement autocentré, bien mené mais somme toute largement médiocre, témoignant de l'incapacité à faire surgir une réelle densité.

Dans son Journal, Pierre Drieu La Rochelle dit la chose suivante au sujet de Gilles :

« Je reçois enfin le premier exemplaire de Gilles. Les quelques taches blanches qu'y a déposées la censure y font un ornement étrange, suggestif, fascinant.

Si ce livre n'est pas bon, ma vie littéraire est manquée. Je crois qu'il est bon. Je crois qu'il remplit les deux conditions d'un bon livre : cela forme un univers qui vit par soi-même, animé par sa propre musique.

J'ai bien fait d'attendre. Je ne pouvais attendre davantage. Mais que n'ai-je mieux attendu encore, dans un silence plus résolu et plus étanche. Selon l'exemple des vrais maîtres : Nerval et Baudelaire, Stendhal et Nietzsche.

Ce livre est un pamphlet et aussi une œuvre entièrement détachée. Bonne condition encore. Toute ma génération s'y retrouvera, de gré ou de force. Il faut qu'un livre vive à plein de la vie de son temps et en même temps s'en détache à perte de vue. »

C'était le 5 décembre 1939. Le 3 janvier 1940, il note :

« J'ai quarante-sept ans. C'est l'âge où Stendhal écrivait *Le Rouge et le Noir*. Tous les écrivains moyens ou ratés se consolent en pensant à Stendhal ou à Baudelaire.

Pour moi, ce n'est pas une consolation. Je sais bien que Gilles n'est pas un chef d'oeuvre. D'autre part, je sais que je n'en ai plus pour longtemps à vivre (...).

Que vaut Gilles ? Il me semble qu'il y a encore les traces de la paresse ; je n'y ai pas assez approfondi mes imaginations psychologiques ni mes thèmes philosophiques. J'ai bâclé l'intrigue de la 2e et 3e partie.

Mais à quoi bon avancer cela ? Au fond de moi-même je crois à la valeur de mon esprit à travers cette œuvre imparfaite. »

Le 22 janvier, il écrit, toujours au sujet de Gilles :

« - Gilles a assez de succès. Je crois que les gens reconnaissent que c'est un livre important. Lettre de Mauriac qui dit que c'est un maître-livre, un livre essentiel. Lettre de Chardonne. Réaction violente de Gérard Bauër [chroniqueur au Figaro] et des Juifs. »

Le 2 février, il écrit :

« Je ne pense plus guère à ce journal, ni à rien. Je suis au-dessous de zéro. Déceptions et ennuis. Je n'ai pas eu un article de franc acquiescement sur Gille. On me dénie toujours la qualité de romancier (...). A part cela, Gilles se vend un peu, mais pas plus que les autres, 6 000 exemplaires. »

La réponse avec Aurélien

Pour Pierre Drieu La Rochelle, le succès des romans de Louis Aragon avec ses romans du « Monde réel » ne provenait que du fait que ces romans s'inscrivaient somme toute dans la société de la Belle Epoque, d'avant la première guerre mondiale.

Ces romans consistant en *Les Cloches de Bâle* (1934), *Les Beaux Quartiers* (1936), *Les Voyageurs de l'impériale* (1942) et enfin *Aurélien* en 1944.

Ce dernier roman est une réponse à Gilles, et même un anti-Gilles. Il est évident que dans ce roman *Aurélien* est Pierre Drieu La Rochelle, même si Louis Aragon a prétendu le contraire :

« Aurélien n'est ni Drieu ni moi (...). Aurélien n'est pas un livre à clés. Ou du moins, c'est un livre à fausses clés. Drieu est une fausse clé d'Aurélien. »

On lit pourtant ce passage assez révélateur, allusion au roman *Le feu follet* de Pierre Drieu La Rochelle :

« Que la pièce était longue, et vide, et de bon goût, quel dimanche soir ! Le feu follet tomba sur la langue de Blanchette : « Et tu l'as vu aujourd'hui... Aurélien ? » Le cœur de Bérénice battit trop fort. »

De toutes manières, le style de vie décrit, la mentalité, tout ramène inmanquablement à Pierre Drieu La Rochelle. Il faut souligner l'importance de l'incipit, où Aurélien tombe amoureux d'une femme qu'il trouve laide mais dont le prénom Bérénice l'interpelle en raison de la pièce de Racine.

C'est une allusion à Pierre Drieu La Rochelle tombant amoureux de Colette Jéramec, une femme d'origine juive – Bérénice est quant à elle reine de Palestine dans la pièce – malgré son antisémitisme ; l'idée de voir une personne à travers une figure historique est reprise à *Un amour de Swann* où Marcel Proust décrit un personnage associant tous les gens qui l'entourent à des personnages dans des peintures de la Renaissance italienne.

Aurélien comme anti-Gilles visait ni plus ni moins qu'à désacraliser Pierre Drieu La Rochelle, de le

transformer dans l'opinion publique en intellectuel bourgeois n'ayant aucun intérêt, ayant raté le tournant nécessaire.

Toute la construction du personnage principal de ce roman fade, sans intérêt, ne tourne qu'autour de la psychologie de grands bourgeois avec leurs états d'âme insipides, correspond à Pierre Drieu La Rochelle vu et interprété par Louis Aragon.

En clair, Pierre Drieu La Rochelle n'aurait été qu'un dandy vivant dans un milieu de riches personnages, dans un désœuvrement intellectualisé oscillant entre la bohème des artistes et les mondanités, les bars le soir et l'esprit de coucherie.

Toute la charge de radicalité que portait Pierre Drieu La Rochelle est littéralement niée, Louis Aragon visant à le réduire comme un grand bourgeois ne fréquentant que les grands bourgeois, incapables d'assumer son amour pour Bérénice.

La scène finale où Bérénice meurt lors de l'offensive allemande en 1940, dans les bras d'Aurélien perdu de vue depuis longtemps, est censée symboliser la nullité historique de Pierre Drieu La Rochelle.

Cette même opération des intellectuels bourgeois infiltrant le camp communiste – un véritable communiste aurait compris l'erreur de Pierre Drieu La Rochelle, son double caractère, ne le réduisant pas à un simple « réactionnaire » - se retrouve dans un article de Jean-Paul Sartre.

Cet article, intitulé *Drieu La Rochelle ou la haine de soi*, fut publié dans les *Lettres françaises* en avril 1943, c'est-à-dire la revue alors simplement ronéotypée en quelques pages des écrivains de la Résistance liée aux communistes.

Il tente de faire passer Pierre Drieu La Rochelle, tout comme le fera *Aurélien* par la suite, comme un moins que rien.

« C'est un long type triste au crâne énorme et bosselé, avec un visage fané de jeune homme qui n'a pas su vieillir. Il a, comme Montherlant, fait la guerre pour rire en 1914. Ses protecteurs bien placés l'envoyaient au front quand il le leur demandait et l'en retiraient dès qu'il craignait de s'y ennuyer.

Pour finir, il revint parmi les femmes et s'ennuya encore davantage. Les feux d'artifice du front l'avaient empêché quelques temps de prêter l'attention à lui-même.

Rentré chez lui, il fallut bien qu'il fît cette découverte scandaleuse : il ne pensait rien, il ne sentait rien, il n'aimait rien. Il était lâche et mou, sans ressort physique ni moral, une « valise vide » [allusion au titre d'une nouvelle de Pierre Drieu La Rochelle] ».

On croirait lire ici le message que veut faire passer Louis Aragon sur Pierre Drieu La Rochelle à travers le roman *Aurélien*. Impossible de savoir si finalement cet article n'en a pas été le programme, Louis Aragon restant sciemment cryptique, mais c'est plus que vraisemblable.

D'ailleurs, il est frappant que Sartre comme Louis Aragon (dans *Aurélien*) attribue à la première guerre mondiale une valeur significative pour Pierre Drieu La Rochelle, alors que celui-ci n'en a jamais vraiment parlé à part dans ses poèmes à l'époque de la guerre, si ce n'est qui plus est pour

appeler à la paix en Europe.

Le but est de faire de Pierre Drieu La Rochelle un dandy incapable se précipitant sur le nazisme pour combler son vide intérieur :

« Drieu a souhaité la révolution fasciste comme certaines gens souhaitent la guerre parce qu'ils n'osent pas rompre avec leur maîtresse.

Il espérait qu'un ordre imposé du dehors, et à tous, viendrait discipliner ces faibles et indomptables passions, qu'il n'avait pu vaincre, qu'une sanglante catastrophe viendrait remplir en lui le vide qu'il n'avait pu combler, que l'agitation du pouvoir, comme autrefois les bruits de la guerre, mieux que la morphine ou la coco [la cocaïne] le détournerait de penser à lui-même. »

Et l'article conclut :

« Il reste un écorché (...). Il est venu au nazisme par affinité élective : au fond de son cœur comme au fond du nazisme, il y a la haine de soi – et la haine de l'homme qu'elle engendre. »

Ce psychologisme de pacotille de Jean-Paul Sartre vise à masquer que Pierre Drieu La Rochelle était le partisan d'un être humain nouveau, que la contradiction entre villes et campagnes était au cœur de ses « tourments », que la contradiction entre travail manuel et travail intellectuel formait pour lui un problème historique.

Il y avait une dignité du réel bien plus grande dans la démarche de Pierre Drieu La Rochelle que dans celle de Louis Aragon et Jean-Paul Sartre, bourgeois restés bourgeois malgré l'apparence d'un engagement dans les rangs de l'engagement à gauche.

Pire encore, ils servaient d'autant plus de repoussoir à Pierre Drieu La Rochelle qui, ne comprenant déjà pas le marxisme, pouvait croire que celui-ci consistait en les positions de Louis Aragon et Jean-Paul Sartre. D'où la tournure mystique de la fin de sa vie, et sa vision d'un communisme autre, dont il ne fera que deviner les contours, en entrevoyant tout de même son implacable totalité.

« Rien ne me sépare plus du communisme »

La carrière politique de Pierre Drieu La Rochelle après 1934 s'avéra un fiasco complet. De 1936 à 1939, il participa au *Parti Populaire Français* de Jacques Doriot, tentant de s'en faire l'intellectuel et écrivant des documents cherchant à présenter celui-ci comme le Führer français, comme dans *Avec Jacques Doriot* :

« Nous avons vu vivre, travailler, Jacques Doriot.

Nous avons vu le fils du forgeron, nous avons vu l'ancien métallurgiste dans la houle de ses épaules et de ses reins, dans le hérissément de sa toison, dans la vaste sueur de son front, continuer et épanouir devant nous le travail de quinze ans.

Devant nous, il a pris à bras-le-corps toute la destinée de la France, il l'a soulevée à bout de bras comme un grand frère herculéen (...).

Jacques Doriot et les faits, ça ne fait qu'un.

Jacques Doriot a été ouvrier métallurgiste, il en a gardé quelque chose, en cela comme dans le reste. Il sent la vie comme une réalité massive, comme un bloc de métal qu'il s'agit de laminier, de découper, de forger. »

On est ici dans une mythologie viriliste, comme dans *Jacques Doriot ou la vie d'un ouvrier français*, où on lit :

« Ceux qui ont vu alors Jacques Doriot [en 1925 lors d'une grève générale, la police réprimant les manifestants, Drieu La Rochelle n'assistant pas à la scène], seul, tenir tête à 200 policiers, foncer dans le tas, faire tourner un guéridon de café au-dessus de sa tête, soulever des grappes sur ses puissantes épaules, ne s'effondrer qu'à l'épuisement complet, savent qu'il y a en France au moins un homme politique qui est un homme. »

Pierre Drieu La Rochelle, qui fut même l'éditorialiste de l'organe du Parti Populaire Français, *L'Émancipation nationale*, rompra avec Jacques Doriot lorsqu'il découvrira qu'il avait accepté des subsides de l'Italie fasciste, s'apercevant surtout du mode de vie opportuniste et parasitaire du prétendu Führer tant attendu.

Mais il reviendra dans ce parti en novembre 1942, pour montrer sa « préférence » fasciste à l'occupant nazi qui mène une « politique vaseuse », dans un acte de fuite en avant complet, pour simplement assumer son erreur.

Le 10 juin 1944, dans son Journal intime, Pierre Drieu La Rochelle écrit en effet :

« Le regard tourné vers Moscou. Dans l'écroulement du fascisme, je rattache mes dernières pensées au communisme.

Je souhaite son triomphe, qui me paraît non pas certain immédiatement, mais probable à une plus ou moins longue échéance. Je souhaite le triomphe de l'homme totalitaire sur le monde.

Le temps de l'homme divisé est passé, le temps de l'homme réuni revient. Assez de cette poussière dans l'individu, de cette poussière d'individus dans la foule.

Et puis le moment est revenu pour l'homme de se courber, d'obéir... à une voix plus forte en lui que toutes les voix. Staline, c'est donc mieux qu'Hitler le triomphe de l'homme sur l'homme, du plus fort de l'homme contre le plus faible.

Et que cette Église soit brûlée jusqu'au fondement, cette Eglise morte, qui a fini son temps depuis longtemps. »

Et le 28 juin :

« Je ne quitterai pas Paris, je mourrai quand les Américains arriveront à Paris. Je ne crois pas que je puisse me rallier déceimment au communisme. J'ai été trop anticommuniste de fait, sinon de fond.

Bien que croyant depuis longtemps au socialisme, je me suis carrément détourné de la

forme communiste du socialisme à partir de 34, après avoir beaucoup hésité entre 1926 et 1934.

Encore au moment du 6 février, j'ai cru à la possibilité d'une entente entre les préfascistes et les communistes. En venant chez Doriot, j'ai été heureux de me rapprocher de communistes.

Mais ensuite, j'ai adhéré à la lutte anticommuniste, à la lutte surtout contre les communistes. Je ne croyais pas à la capacité des communistes russes de réussir des révolutions en-dehors de chez eux.

Les exemples de Chine, d'Espagne me confirmaient dans cette vue. Je croyais que la logique socialiste s'imposait au fascisme comme malgré lui, et que surtout la guerre activerait l'involution socialiste du fascisme.

J'étais intellectuellement très hostile au dogmatisme marxiste, au matérialisme même très assoupli.

J'étais surtout plein de répugnance pour les communistes français à cause de tout ce qui subsistait en eux d'anarchiste, de pacifiste, de libertaire, de petit-bourgeois.

Pourtant, j'avais de la sympathie pour leur sincérité, leur dévouement. Je craignais aussi la mainmise des Juifs sur eux.

Entre 1939 et 1942, j'ai cru à une décadence, à une dégénérescence du communisme à cause de son caractère ouvriériste, de sa tendance à détruire les élites (!). Mon voyage si bref à Moscou ne m'avait rien appris bien au contraire.

La liaison que j'ai eue pendant des années avec la plus riche des bourgeoises a aussi émoussé ma réflexion, bien que ma décision fasciste était prise le 6 février, un an avant de la connaître.

C'est tout bonnement la victoire russe qui m'a rouvert les yeux, comme à tous : cela est infiniment vexant (...).

Rien ne me sépare plus du communisme, rien ne m'en a jamais séparé que ma crispation atavique de petit-bourgeois. Mais cela est énorme et a engendré des paroles et des attitudes auxquelles il vaut mieux rester fidèle, auxquelles je ne puis que rester fidèle. »

Un idéal dématérialisé

Pierre Drieu La Rochelle marque l'échec d'une forme de romantisme : celui qui se veut, d'une manière ou d'une autre, encore liée au symbolisme, à la quête d'un idéal dématérialisé.

La quête d'une forme parfaite d'union est en même temps quête accompagnée d'un goût pour la décadence, la fréquentation des prostituées ; on a la même ambivalence que chez Baudelaire, avec la femme à la fois ange et démon, entièrement valorisé et totalement dévalorisée.

Voici un passage relativement exemplaire du sens de cette quête dans *L'homme couvert de*

femmes, de 1925 :

« Gille sentait confusément que Luc personnifiait tout le délire qui était en lui et autour de lui. Double délire qui, à la fin, n'en fait qu'un, mais il avait mis du temps avant de pouvoir tout discerner (...).

- Luc, je ne saurais vous dire comment votre vie m'effraie. Où allez-vous ? Ne voulez-vous vraiment aller nulle part ? Vous courez d'un être à un autre être ?

- Mais, on vieux, vous êtes comme moi, et bien pire que moi. Enfin depuis que vous êtes ici...

- Mais, moi, je ne me remue que pour m'arrêter. Je cherche pour trouver.

- La belle affaire, nous sommes tous comme vous.

- Mais non, vous cherchez pour chercher, vous seriez dégoûté de trouver.

- Et vous, donc ? je voudrais voir ça. D'ailleurs, je suis bien tranquille, nous ne trouverons ni vous ni moi.

- Mais vous savez, reprit Gille, je n'ai jamais été comme vous. Jamais je ne jouis de la multiplicité de mes expériences. Certes, j'admire le déploiement de la chair, c'est un grand arbre dont le bruissement de multitude remplit le ciel. Mais c'est là concupiscence esthétique et non pas sensuelle.

J'aurais voulu être peintre. Je ne suis jamais repu de la variation infinie et imperceptible des formes, de l'enchaînement inlassable des figures.

Mais cette jouissance interminable, c'est autant de dérobé au plus mordant de mon âme qui, à la fin est accablé sous la masse monotone où retombent bientôt tant d'accidents charmants.

Je n'ai jamais cru que j'augmentais ma connaissance et ma possession par le nombre, par la multiplication. Je ne crois pas qu'on puisse additionner les âmes les unes aux autres. Je ne cherche pas l'âme du monde. Je ne suis pas de ces quêteurs vagues qui glanent brin à brin, dans une succession indéfinie, les criants traits dispersés de la figure universelle. »

Dans *Le jeune européen*, de 1927, on peut lire:

« Me voilà seul. J'ai perdu les hommes (...). Je ne sais pas aimer. L'amour de la beauté est un prétexte pour honnir les hommes.

Il est impossible que tout un fragment de l'Univers soit si faible, si laid ; ou bien se prépare, au cœur de sa dissolution, quelque chose de fort et d'inconnu que je dois découvrir et aimer.

Pourquoi aucun ustensile, aucune femme, aucun plaisir, aucun travail ne me paraît un achèvement, autour de moi ? (...)

Je sens l'éternel, tissu dans le moindre texte de la vie humaine. Mais pourtant, - est-ce ma faute ou celle de mon époque ? - à tout moment rien ne me paraissant achevé, tout me paraît manqué. »

Dans le nouvelle *Rien n'y fait*, on lit :

« Mais je dus rentrer à Paris. Rosita me déclara qu'elle voulait y rentrer aussi et y vivre avec moi (...). Je fus transporté et j'emmenai Rosita. Mais, à Paris, tout changea quand j'entrai dans son appartement.

Jusque-là, Rosita avait été pour moi exactement la femme que ses gestes me décrivaient, une femme simple – silencieuse ou rieuse – directe, s'offrant avec pudeur, c'est-à-dire sans réserve mais aussi sans hâte, à une volupté dont elle s'imprégnait peu à peu.

Mais maintenant tous ces objets laids et futiles qui encombraient sa chambre et son boudoir s'imposaient à mes yeux comme des tenants et des aboutissants. Qui avait donné ces objets ? Qu'avaient-ils vu ?

Il n'y a rien qui touche à un être qui ne lui donne un sens. Quels replis de sa nature avaient secrété des symboles si affreux. Je commençais à la questionner.

A la première question, elle me regarda d'un air surpris. Ensuite, une assez longue réflexion lui donna de la détresse. Enfin, elle me répondit avec de la résignation et de l'ennui. Comme tous les jaloux, je croyais être invisible. »

Une preuve de cette tendance à la dématérialisation, au non-respect de la dignité du réel, se retrouve parfaitement dans un passage terrible qu'on trouve dans *Etat-civil*, de 1921.

« Un été, j'étais tout le temps fourré dans une petite ferme qui attenait à notre jardin. Je m'enfermais dans le poulailler où je jouissais avec une âpreté avaricieuse de la solitude, du secret.

Ou de la quiétude, de l'absence du dérangement : dès ces premières ardeurs de petit bourgeois idéaliste, illusionniste, il s'y mêlait cette bassesse.

J'avais une poule préférée, Bigarette, dont je vois la tête fine et preste. Je l'entourais de mille soins qui ne l'effarouchaient plus. Mais ces soins devenaient brusques et tyranniques.

A les répéter je m'exaspérais, mais je ne pouvais les cesser. Ma sollicitude se transformait en ténacité rageuse. Une obscure hostilité pointait contre l'objet de mon attachement, il m'échappait des gestes bizarres.

Par exemple, je prétendais que l'écorce qui recouvrait les pattes frêles de mon amie était de la crasse et que je devais l'ôter. Avec mes ongles je m'enhardissais petit à petit à l'écorcher vive. Puis j'avais assez de ce nettoyage minutieux, très lent, qui me faisait un peu haleter.

J'étais las d'être accroupi et de la serrer entre mes jambes pour comprimer ses soubresauts et ses battements d'ailes. Je la lâchais, mais cela me décevait et

m'impatientait de la voir s'écarter en boitillant et l'aile lâche.

Alors je la ressaisissais et la jetais en l'air pour la rattraper avec des mains crochues. Elle s'alourdisait et ne voletait plus. D'une minute à l'autre je devenais inquiet et j'allais la cacher dans la paille où l'on ne trouvait plus ses œufs délicats.

Ce manège dura quelques jours, je préférais sans me l'avouer n'être pas vu. Mais ma grand'mère flaira quelque chose et m'épia. Ce fut ce jour-là que Bigarette mourut.

Toute la famille fut avertie et se trouva fort soucieuse. Pour terroriser cette canaille qui s'était levée en moi il fallait un grand appareil de justice.

En entrant dans le salon avant le déjeuner, je fus soudain épouvanté en trouvant tout le monde rassemblé et tant de regards sévères tournés vers moi. Mon père avait les mains derrière le dos. Il jeta sur une table le cadavre de Bigarette.

Je ne savais pas qu'elle était morte, mais tout d'un coup je compris que je l'avais tuée. Je ne soupçonnais pas encore toute la noirceur de ma conduite.

Mon père me promena dans les détours de mon crime. Ce fut une grande nouveauté. Tout l'univers était contre moi et m'accablait, je connus l'isolement effaré et superbe de l'assassin.

Je me pliais naturellement à l'opinion du monde, et pourtant il y avait au fond de moi une retraite sombre où quelque chose ne se rendait pas.

Mais la source de ma vie était troublée et bien longtemps j'eus une sorte de peine à achever mes gestes, mes paroles, à occuper l'espace et à prélever ma part de l'attention des hommes.

Je doutai passionnément et je m'éloignai de ce mauvais jour avec une plaie imperceptible qui pouvait s'agrandir.

Il y eut aussi un remord qui s'attaquait à ma chair. Souvent la nuit, un cauchemar me réveillait, le fond de mon lit était plein de sang et de plumes, je ne pouvais me rendormir, les pieds recroquevillés sous moi. Depuis cet événement je n'ai jamais pu toucher un oiseau sans pâlir. »

Pierre Drieu La Rochelle marque l'échec du romantisme idéaliste.

La théorisation du pragmatisme

Pierre Drieu La Rochelle ne pouvait que soutenir l'Allemagne nazie, car sa philosophie petite-bourgeoise induisait de se mettre de toutes façons à la remorque de la tendance principale, de converger par opportunisme. Son romantisme dévoyé allait de pair avec ce pragmatisme forcené.

Ce qui a amené Pierre Drieu La Rochelle à vouloir coûte que coûte tenir un discours « ultra », c'est une peur panique toujours davantage marqué depuis le début des années 1930. Une peur panique devant la montée en puissance des États-Unis et de l'URSS, qu'il voit comme des « empires »

modernisateurs et fondés sur la technique.

C'était une peur panique devant la centralisation toujours plus poussée des directions étatiques allemande et italienne, d'où une expression fantasmée d'une unification de toutes les couches sociales afin de parer aux menaces, la formation d'un romantisme niant la romance pour basculer dans l'idéalisme d'une situation censée être entièrement stable, statique.

D'où cet appel à la fusion qu'on pouvait lire dans *Socialisme fasciste* :

« Ce qui se faisait par l'équilibre des forces ne peut plus se faire que par la fusion des forces sous une force plus grande.

Nous en revenons en conclusion à nos prémisses. Aucune des forces existantes ne peut l'emporter. Il faut donc créer une force nouvelle.

Le rôle modérateur, intermédiaire, qui a été joué par le parti radical, héritier de la tradition jacobine et napoléonienne, ne peut plus être tenu par lui. C'est un parti sclérosé, usé, débordé, qui ne peut se ressaisir et qui s'appuie sur des institutions qu'il ne peut réformer lui-même, il doit être remplacé par un nouveau parti.

Parti qui renouvellera les mêmes méthodes aujourd'hui perverties ou oubliées, en les élargissant et les approfondissant.

Un parti qui repose sur une base assez large pour englober plusieurs des forces en présence. Parti animé d'une grande force dynamique et synthétique, parti qui fusionne plusieurs données aujourd'hui séparées.

Qui ne souffre pas des limites dont souffre chaque formation existante. Parti qui bénéficie des enthousiasmes aujourd'hui isolés et sans but.

Il est évident que c'est désigner un parti qui soit sur le modèle des grands partis qui ont triomphé dans le monde depuis vingt ans – à Moscou, à Rome, à Berlin, à Angora [Ankara], à Varsovie et à Wahsington.

C'est ici qu'il faut parler brutalement.

Ce parti ne peut être que national et socialiste. »

Le fascisme, chez Pierre Drieu La Rochelle, n'était pas un projet idéaliste, c'est un appel autoritaire exprimant un besoin qu'il prétendait naturel et même temporaire. C'est la forme du moment. En ce sens, il n'a nullement la profondeur organique de réels théoriciens du corporatisme, tel Othmar Spann ou Giovanni Gentile, pour qui l'État corporatiste était un projet de société idéale.

Pierre Drieu La Rochelle n'échappe pas à une culture petite-bourgeoise du machiavélisme, du calcul, de la géopolitique, etc., dont il ne se départira pas et qui émergera dans toutes ses réflexions, tous ses articles.

Dans sa dernière chronique publiée dans *L'Émancipation nationale*, l'organe du Parti Populaire Français de Jacques Doriot, Pierre Drieu La Rochelle formule cela de la manière suivante, en

octobre 1938 :

« Vive plus vite et plus fort, cela s'appelle aujourd'hui être fasciste. Il y a cent ans, cela s'appelait être libéral, il y a cinquante ans être socialiste. »

Pierre Drieu La Rochelle est un nietzschéen, au sens où si c'est un romantique, il est aussi un petit-bourgeois. Le nietzschéisme permet d'osciller, de faire la girouette, de se tourner vers la force, ce qui triomphe.

Or, comme le marxisme est un dogme, au sens d'une théorie bien arrêtée, Pierre Drieu La Rochelle ayant choisi le pragmatisme est obligé dans tous les cas de passer à l'offensive et d'assumer le nietzschéisme comme pragmatisme complet, afin de conserver une latitude de choix la plus large possible.

Voici comment il théorise cela :

« Nietzsche dit essentiellement : « L'homme est un accident dans un monde d'accidents. Le monde n'a pas de sens général. Il n'a de sens que celui que nous lui donnons, un moment, pour le développement de notre passion, de notre action. »

Sur cette base métaphysique, l'époque fasciste a pu poser ses affirmations de départ.

Si le monde n'a pas de sens, il n'est sûrement pas ce monde marxiste qui, en dépit des rétractations qu'ont multipliées Marx et Engels, est au fond un monde hégélien et induit un sens du « progrès », aboutissant au « triomphe prolétarien » (...).

Cet appel constant, qui sort de chaque ligne de La volonté de puissance, au déploiement à tout prix des passions et de l'action, a trouvé son écho certain et prompt dans le sentiment moteur du fascisme mussolinien ou hitlérien, la croyance dans l'action quelle qu'elle soit, dans la vertu de l'action.

« D'abord l'action, ensuite la pensée », tel est bien le premier mot d'ordre des ardi et des « Baltikum » de 1919.

Au contraire, pour les marxistes, il y avait deux choses avant l'action : d'abord le développement de la matière, l'enchaînement des conditions matérialistes de l'histoire ; ensuite la pensée qui épousait ce mouvement ; et, enfin seulement, l'action.

Nietzsche, en posant sous la forme de la Volonté de puissance l'autonomie de l'homme au milieu de l'univers, et l'autonomie de l'action de l'homme, indique par voie de conséquence que la cellule de l'énergie humaine, du mouvement social, c'est l'individu capable du maximum d'action, l'individu d'élite, le maître.

Il pose ainsi de façon implicite le double élément social sur quoi se fonde le fascisme : le chef et le groupe qui entoure le chef (...).

Le hégélien conçoit – dans une déviation, certes, de son propre système, mais les événements nous prouvent qu'il l'a ainsi compris – que l'histoire marche toute seule, le marxiste conçoit que le capitalisme de lui-même prépare sa propre destruction.

Le résultat est sommeil et au jour du réveil lâcheté.

Le nietzschéen au contraire croit que dans un monde contingent, à l'instant même, son action peut faire explosion et transmuier la face de l'univers (...).

Il est évident que les révolutions de Rome et de Berlin ont tiré directement tout leur allant de l'antimarxisme par excellence, du relativisme et du pragmatisme nietzschéen. »

Il résume Nietzsche de la manière suivante :

« Philosophie de critique de la raison, philosophie de l'irrationnel ; philosophie de l'action, philosophie pragmatique. »

Et il fait de chaque « vainqueur » un nietzschéen qui s'ignore :

« Est-ce que le génie de Lénine, tout tactique, tout à l'aise dans ses écrits de combat, n'est pas imprégné de quelque chose qui ressemble à cette philosophie de la mobilité et de l'action, qui était propagée à ce moment à la fois par Vilfredo Pareto et Georges Sorel dans la philosophie, par Poincaré dans la science – et qui allait déboucher dans les arts sous les espèces du futurisme, du cubisme, du surréalisme, toutes doctrines fondées sur la négation de la raison et de l'être, sur un phénoménisme idéaliste, commandant une morale pragmatique. »

C'est cette nature petite-bourgeoise qui a fait basculer son romantisme. Pierre Drieu La Rochelle est, en ce sens, bien plus un futuriste qu'un fasciste au sens strict. C'est un petit-bourgeois qui oscille, dont le mode de vie de grand bourgeois le fait passer dans le camp de la haute bourgeoisie, alors que son romantisme le poussait inversement dans l'autre camp, celui du communisme.

Sa nature puissamment incohérente est propre à l'effondrement de la petite-bourgeoisie, et témoigne de l'importance de la compréhension de l'affirmation de la sensibilité dans la bataille culturelle révolutionnaire.

ANNEXE

Extraits du roman *Les chiens de paille*, de 1944.

« Il arriva à la longue allée qui menait à la Maison des Marais. Il sauta à terre et alluma une cigarette. « Encore une, il y en a toujours une. » L'allée d'arbres formait chaussée et du côté droit, vers le nord-ouest, c'était déjà le marais. Il passa entre les arbres pour se rapprocher du bord. La chaussée se déhanchait un peu et on apercevait, au-delà de l'eau plate, le terre-plein et la maison. Une longue maison basse, de briques et de pierre, bien encapuchonnée sous des pentes gondolées de tuiles anciennes. C'était vieux, solide, solitaire, tout à fait étranger au temps présent et pourtant complice de tous les écoulements du temps.

— C'est bien, c'est bien, fit-il à haute voix. Je pourrai rester là un bout de temps. Voilà une bonne halte.

La cigarette était odorante dans le gris et le calme. Le marais s'étendait assez loin, coupé de chaussées et de haies et de lignes d'arbres. »

*

« — Au fond, je te comprends, dit Salis à Constant, tu es un anarchiste. Je l'ai été, je peux te comprendre, mais je ne le suis plus. Toi, tu es trop vieux pour changer, faut te foutre la paix.

Constant sourit avec dédain mais ne protesta pas ; il y avait des années qu'il n'avait plus entamé une querelle de langage avec qui que ce soit. Il se mouvait dans un ordre de pensées qui n'avait rien à faire avec l'anarchisme ; quant à ce qui l'intéressait, il ne voulait pas en parler, surtout à des hommes enchaînés, asservis comme Préault et Salis. Il avait plus de sympathie pour Salis que pour Préault, il s'était toujours senti étranger aux bourgeois. »

*

« Il se rencognait avec volupté dans le Creux, près du petit bois. Il n'était pas dérangé par cette silhouette de femme qui glissa entre les sapins deux, trois fois. Cette silhouette semblait aussi familière de cet endroit.

Qu'y venait-elle chercher ? Si elle y venait chercher le monde et l'au-delà du monde comme Constant, ce ne devait pas être dans la foison des images convoquées pour être saisies, broyées, sublimées, anéanties par la puissance du rêve, ce devait être dans une seule image, immédiate, momentanée, exclusive et toute brute.

Elle devait avoir un rendez-vous, la silhouette, quelque part dans ce bois de sapins ; la silhouette devait s'accoupler avec une autre silhouette, soupirer, gémir, composer dans le sable une instance de murmures et de torsions. Le Creux n'en changeait point pour cela de caractère et les livres de l'obstination spirituelle se lisaient avec autant de calme. »

*

« Il y avait dans Préault une passion qui pour être pétrie de colère et de haine n'en était pas moins douloureuse, au contraire. Il était complètement buté, plus il s'enfonçait dans l'asservissement et plus il se croyait libre, ou en voie de le devenir.

Il était enchaîné à son poste de T.S.F. ; la vie lui arrivait par là. Fuyant la présence des Allemands, il s'identifiait aux Anglais qui étaient libres des Allemands, mais il ne s'apercevait pas que dans cette identification il perdait la qualité de Français qu'il voulait justement sauver.

C'était exactement le phénomène inverse de celui qui se produisait pour d'autres qui, s'assimilant aux Allemands, ne se considéraient pas comme occupés. Et, en effet, ils ne l'étaient pas, mais alors ils n'étaient plus français, ce qu'ils prétendaient demeurer avec le même entêtement absurde que Préault.

Salis montrait une conscience beaucoup plus vive, une hypocrisie beaucoup plus active, un cynisme beaucoup plus dur. Il savait au moins qu'il n'était plus français et qu'il ne faisait plus semblant de l'être. Il savait au moins que son patriotisme n'était qu'un mot d'ordre. Il croyait que les Russes et lui se confondaient dans un type d'homme commun

où le Russe se dépouillait tout autant que lui. »

*

« Comme il se rendait au Creux dans ses sandales de silence, Constant fut arrêté par des voix qui venaient. Il se cacha. Il se trouvait au revers d'une butte qui dominait une petite conque de sable. La silhouette s'y jeta avec l'autre silhouette prévue. Cela fit une femme et un homme. Ils s'offraient aux regards de Constant, terriblement ingénus, terriblement livrés.

S'il remuait, il causerait en eux ce qu'il y a de plus laid : ce geste de honte qui dit soudain l'asservissement de l'homme à l'homme, cette rougeur, ce désordre du visage et des mains qui dit que l'homme est toujours coupable devant l'homme.

Il ne pouvait pas remuer sans être entendu, car il était en plein dans les plantes grasses dont les racines étaient craquantes et il n'y a qu'au cinéma et dans les livres qu'une vie se déplace auprès d'une autre vie sans se déceler. Cette femme et cet homme étaient dans un charme, ils étaient pour le moment dans l'état de grâce, dans l'état gracieux.

Ne pas jeter le désordre dans cet ordre fragile, attendre, cela ne durerait jamais bien longtemps.

Un autre spectateur aurait apporté, certes, un élément de trouble secret, aurait fait une présence blessante et malveillante, une malédiction. Il aurait été la société qui sans cesse réclame son dû et, par exemple, considère comme des obscénités, beaucoup de gestes qui sans cesse échappent en toute innocence à l'individu qui sans cesse oublie cette société.

Mais Constant ne sentait en lui aucun de ces venins ; ces venins étaient dissous en lui depuis longtemps. Il n'était pas Constant, mais le monde. Le monde est le spectateur inévitable de ce qui se passe dans le monde. »

*

« Constant était étreint par une profonde mélancolie quand il considérait le voisinage de ces énormes et solitaires engins qu'étaient le pont et l'usine et de cette nature demeurée primitive, sables et marais. La désolation naturelle et la désolation artificielle s'affrontaient dans une confiance sinistre.

Certes, la notion d'artificiel est un mensonge et tout ce que fait l'homme sort de la nature, pourtant Constant ne pouvait arriver à croire avec ses sens que cette fonte et cette brique étaient de la même matière que la vase et le sable. Les longs bâtiments de briques pesaient sur l'embouchure de la rivière.

Leur couleur, à peine altérée par la fumée et les embruns, faisait de longs traits durs sur le fond mol des eaux, du ciel, des sables et des tourbes ; sa terrible sécheresse tranchait sur toute l'humidité naturelle de ce paysage du nord-ouest. Mais sans doute un camp romain ou un château fort avaient dû produire au même endroit un effet aussi rébarbatif : ce qui étonne le plus l'homme, c'est lui-même, ce qu'il fait. »

*

« Il savait que dans tout ce qu'il avait pensé se préparait une réalisation centrale qui vraiment confirmerait sa vie, y introduirait cet élément sacré et définitif sans lequel il lui semblait qu'elle n'aurait pas été vécue et n'aurait pas trouvé son caractère propre d'éternité.

Était-ce pour trouver la piste de cette réalisation que lui qui était fort au-delà du christianisme et bien plus familier de la mystique arabe ou du Védanta que des Pères de l'Église grecque que pourtant il fréquentait encore, relisait depuis quelques temps les Évangiles, avec l'acharnement maniaque d'un lecteur de romans policiers ? »

*

« S'il était plus occupé, il n'oubliait pas pourtant les longues promenades, de cela il n'aurait jamais pu se passer. Il n'avait jamais été un plus grand errant qu'après qu'il avait été au bain, c'était alors que ce grand voyageur était devenu précisément méditatif.

La méditation et la marche étaient pour lui la même chose. Qu'il fût dans une grande ville ou ailleurs, il marchait souvent la nuit. Encore maintenant, il ne perdait pas cette habitude et il aimait à déboucher des marais sur les dunes au petit jour. »

*

« Cette fresque livrait le sentiment même qu'il étreignait de plus en plus dans la vie : « Ici, un parfait athéisme engendre le plus pur sentiment du divin. » Selon son habitude, il avait dit cela plus qu'à demi-voix.

Bouddha avait à sa droite Osiris et Dionysos et à sa gauche le Christ et Athys. Il y avait en marge Orphée et Mahomet.

Le petit peintre aux yeux pâles dit cela d'une voix égale, douce, avec une mélancolie où il n'y avait aucune amertume et une absence d'inquiétude qui n'engendrait pas l'indifférence.

Constant et le petit peintre parlaient tranquillement, nonchalamment, comme s'ils s'étaient toujours connus. »

*

« Constant regrettait de n'avoir pas été peintre et moine comme Fra Angelico. La vie n'allait pas pour lui sans la religion et la religion sans la vie, un extrême sans l'autre extrême ; l'extrême abstrait n'était possible que dans l'extrême concret ; on ne pouvait spéculer sur le non-être qu'un pinceau à la main et en portant au bout du pinceau une de ces délicieuses couleurs qui sont le comble de l'éphémère et du réel. »

*

« Voici comment Constant avait connu Susini.

Le bistrot était mélangé comme le quartier : il y avait des pauvres et des moins pauvres, des plus rangés et des moins rangés. Les rangés sont un peu dérangés et les dérangés sont assez rangés.

Qui pourrait dire que celui-ci ou celui-là est exactement un ouvrier ou un employé ou un petit bourgeois ? Il y a tant de métiers dans Paris et tant de combines. Et puis sont-ils parisiens ou provinciaux ou étrangers ?

Et les femmes sont-elles putains ou autre chose ? Souvent un peu des deux. Le patron faisait aussi le restaurant : il se débrouillait bien et savait que sa clientèle ne pouvait supporter que des prix raisonnables.

D'ailleurs, une partie de cette clientèle était en combine avec le patron dans tel ou tel genre d'affaires. Qu'est-ce qu'un bistrot ? C'est une officine où se traitent toutes les affaires matérielles et morales d'un coin de quartier et d'une coterie.

Il y a un secret auquel participent plus ou moins tous ceux qui entrent et qui boivent un verre ou prennent leur repas. Il y en a qui passent et qui ne reviennent pas parce qu'ils sont refoulés par le secret, d'autres qui reviennent et qui ne sont jamais dans le secret mais qu'on garde parce qu'ils meublent le lieu.

Le réseau de la confiance et de la méfiance est plus lâche ici, plus resserré là. Tout cela est très stable, bien que de temps en temps il y ait des changements. La règle s'appuie sur les exceptions : Constant était un peu à part et pourtant tout le monde avait admis d'emblée qu'il était dans le bain. »

*

« Quelquefois il se disait qu'il aurait pu se passer des gens ; il savait pourtant que les choses ne vivent que par les gens et que jouer des choses est le dernier moyen de communiquer avec les gens : à travers les choses on échange des messages. »

*

« Ce jour-là, Constant s'attardait dans le bistrot un peu plus tard que de coutume parce qu'il avait des cigarettes et qu'il s'était perdu dans la rare et mince béatitude qui sortait de ces petits tuyaux de papier qui contenaient quelques grains de poussière chaude. »

*

« Constant passa une journée agréable. Il rentra chez lui et, après s'être lavé, compara un passage du Zohar avec un passage de la Brihad Aranyaka Upanishad. Sur du beau papier, il transcrivit face à face les deux textes. Il avait une belle écriture ferme qui lui donnait un peu du plaisir du dessin, lequel lui était interdit. Il écrivit le texte juif en noir et en rouge le texte indien, à qui allait sa préférence. En dessous, il marqua un bref commentaire. »

*

« — Je me suis aperçu depuis deux ans que les Allemands sont très faibles eux-mêmes.

L'hitlérisme n'a été que le sursaut de quelques-uns d'entre eux, qu'ils ont pu imposer à la masse parce que celle-ci était aux abois. Les Allemands n'étaient pas assez jeunes pour se jeter dans le communisme et y faire peau neuve. Au fond, l'hitlérisme, en dépit de son côté héroïque, n'a été pour eux que le juste milieu entre le capitalisme et le communisme, entre le nationalisme et l'internationalisme. Mais ils se sont avérés incapables de faire vraiment l'Europe socialiste, ce qui aurait été leur justification.

— Alors ?

— Alors, soupira amèrement Bardy, je ne crois pas plus aujourd'hui au national-socialisme qu'à la démocratie. Je crois que le national-socialisme qui a essayé de se dégager de la démocratie s'y résorbera et que tout cela pêle-mêle sera écrasé par la Russie. Et ce sera bien, car mon idéal d'autorité et d'aristocratie est au fond enfoui dans ce communisme que j'ai tant combattu. Je recevrai la mort des communistes avec une amère satisfaction. »

*

« Ici encore, Constant intervenait :

— Vous êtes patriote contre les Anglais, lui l'est contre les Allemands. Vous n'êtes plus du tout patriotes les uns ni les autres. L'époque du patriotisme, finie ! Il s'agit d'une guerre civile mondiale, une guerre de religions. Bardy aime mieux que la France soit allemande que menée par Préault et Préault aime mieux que la France soit anglaise ou américaine qu'aux mains de Bardy. Ainsi, les protestants livraient la France aux Allemands et aux Anglais et les catholiques aux Espagnols. »

*

« Constant, qui avait passé sa vie hors de France, n'en était pas moins tombé chez les Eskimos ou les Patagons dans les plus sordides manies françaises.

Il le savait ; nul mieux que lui ne savait que les recherches mystiques ne vous font pas sortir du camp de concentration de la comédie humaine dont une des sections est la comédie des caractères nationaux, et c'était peut-être pour cela qu'il était rentré en France en 1938 pour bien constater que le plus large ne l'avait pas guéri du plus étroit ni le plus profond du plus superficiel et qu'un ermite planétaire reste toujours digne de figurer dans un guignol de canton.

Son maître, Nietzsche, le subtil germanoslave, lui avait aussi enseigné cela que la métaphysique ne doit jamais perdre la tête et doit savoir se pincer et se piquer pour se rappeler sa concrète condition. « Corriger toujours Pascal par La Fontaine et Molière comme ceux-ci par celui-là. » D'ailleurs, le mythe du surhomme était ineffablement intime, comme ne pouvaient guère le soupçonner de primaires disciples politiques. »

*

« Du moment que la France était au ciel, aussi bien vivre au ciel et ne se soucier plus que des dieux, et au-delà des dieux qui sont presque aussi particuliers que les patries (Jésus et Marie, le Sacré Cœur et Saint Joseph, en face de Vishnou ou de Çiva) de Dieu,

et, au-delà de Dieu qui n'est qu'une pénible abstraction de toutes les choses concrètes, de l'indicible que les Upanishads, les Sutras bouddhiques, le Tao, le Zohar s'appliquent à dépouiller de toute catégorie.

Nietzsche, qui mieux que Kant et Schopenhauer, Hume ou Berkeley, avait atteint l'extrême mobilité et l'extrême souplesse de la pensée et rejoint les modèles indiens, tibétains et chinois, avait été là encore un bon maître. Quelle merveilleuse combinaison il avait proposée de l'extrême détachement bouddhique ou taoïste avec l'indélébile pragmatisme de l'Occident. »

*

« — Cela dépend des pays. Dans les pays de formation vraiment germanique et protestante, la démocratie est un vêtement solide, presque une armure, parce que c'est une démocratie modérée avec des éléments autoritaires profondément balancés, dissimulés et hypocrites. En fait, dans ces pays-là, il n'y a pas démocratie mais libéralisme, c'est tout à fait différent.

— Ah, vous êtes de mon avis : l'Allemagne est à demi slave, c'est pourquoi elle n'a pas pu plus que la Russie acclimater le libéralisme.

— La France souffre de la démocratie, c'est un pays qui oscille sans cesse entre l'anarchie et la dictature policière. Ce n'est pas un pays libéral, mettons à part la licence intellectuelle. L'Italie, l'Espagne sont des pays trop primitifs pour le libéralisme, comme l'Allemagne et la Russie. »

*

« La séduction quand elle est seulement physique ne va pas souvent bien loin ; mais il est une séduction d'un ordre nerveux plus subtil et plus efficace. »

*

« Cormont n'était pas un bourgeois comme Préault, pas un ouvrier comme Salis.

Moi-même, si j'étais pour quelque chose, je serais pour une internationale. Seulement, aucune envie de prendre parti, les idéologies n'existent pas, il n'y a que des empires qui sont tous de proie, comme de bien entendu, et qui cachent mal leur puissante obscénité sous des haillons idéologiques. Pourquoi prendrais-je parti pour Washington, Berlin ou Moscou ? J'aime mieux la philosophie tibétaine. »

« Abraham voulait zigouiller lui-même son Isaac. Mais les religions antiques étaient tombées en décadence... La décadence, toujours la décadence. La vie est une perpétuelle décadence depuis le début... on tuait des béliers et non plus des hommes. La vraie religion c'est la religion mexicaine : fendre un homme par le milieu et lui arracher le cœur. Qu'un cœur d'homme palpite dans une main d'homme, voilà toute la vie. »

*

« — Alors, au fond, j'étais votre seul ennemi, dit Cormont.

— Oui, petit con, fit Susini.

— Alors, tu vois, j'ai raison sur ce plan-là aussi, jubila Constant. J'ai réuni, dans mes deux ennemis, les deux extrêmes ; l'extrême vérité de demain, l'extrême vérité d'hier – le nationalisme agonisant, la nécessité internationale de demain. Je veux supposer pour la beauté de mon geste que ce margoulin du marché noir était le serviteur des Empires... Mais duquel, l'Américain ou le Russe ?

— L'empire mondial ne peut être qu'un empire juif, les Juifs gagnent sur les deux tableaux : Washington et Moscou.

— Tu n'es pas juif.

— Non, je suis le contraire d'un Juif, Corse.

— Curieux, curieux... En tout cas, vous ne trouvez pas que je suis beau : je suis le Melchisédech, le Grand Prêtre éternel. Je vais achever, de mes mains, la France. »